ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

ANNÉE 1974 N° 109

LES BESTIAIRES DE MAURICE GENEVOIX

THÈSE

POUR LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

Diplôme d'État

présentée et soutenue publiquement en 1974
devant l'Université Paul-Sabatier

PAR

Luc MARCY

né le 30 mars 1948 à Ramillies (Nord)

Membres du Jury :

Président M. GADRAT, Professeur à l'Université Paul-Sabatier de Toulouse

Assesseurs M. FLORIO, Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse
Directeur Honoraire des Ecoles Nationales Vétérinaires de Lyon et de Toulouse

M. LESCURE, Prof. à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

Imprimé par la Société MINERVE — 1 bis-3 rue Barbès — 92400 COURBEVOIE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549604_0072

LES BESTIAIRES DE MAURICE GENEVOIX

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

ANNÉE 1974 N° 109

LES BESTIAIRES DE MAURICE GENEVOIX

THÈSE

POUR LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

Diplôme d'État

présentée et soutenue publiquement en 1974
devant l'Université Paul-Sabatier

PAR

Luc MARCY

né le 30 mars 1948 à Ramillies (Nord)

Membres du Jury :

Président M. GADRAT, Professeur à l'Université Paul-Sabatier de Toulouse

Assesseurs M. FLORIO, Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse
Directeur Honoraire des Ecoles Nationales Vétérinaires de Lyon et de Toulouse

M. LESCURE, Prof. à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

Imprimé par la Société MINERVE — 1 bis-3 rue Barbès — 92400 COURBEVOIE

MINISTERE DE L'AGRICULTURE

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE TOULOUSE

DIRECTEUR . . . . . MM. LAUTIÉ
DIRECTEURS HONORAIRES . . . . . PONS-DARRASPEN
FLORIO
PROFESSEUR HONORAIRE . . . . . LOMBARD

PERSONNEL ENSEIGNANT

Chaire de Pharmacie et Toxicologie

Professeur titulaire . . . . . M. **Godfrain**
Maître Assistant agrégé Mme **Burgat-Sacaze**
Pharmacie et Toxicologie

Chaire de Physique et Chimie Biologiques et Médicales

Professeur titulaire . . . . . M. **Rico**
Maître Assistant. . . . . M. **Braun**
Physique Biologique et Médicale
Chimie Biologique et Médicale

Chaire d'Anatomie des Animaux Domestiques

Professeur titulaire . . . . . M. **Pavaux**
Anatomie Descriptive - Extérieur
Anatomie Appliquée - Tératologie

Chaire de Physiologie et Thérapeutique

Professeur titulaire . . . . . M. **Ruckebusch**
Maître de Conférences non Chef de Service . . . . . M. **Fargeas**
Maître Assistant . . . . . M. **Toutain**
Physiologie - Thérapeutique et Pharmacodynamie

Chaire d'Histologie - Anatomie Pathologique

Professeur titulaire . . . . . M. **Van Haverbeke**
Professeur sans Chaire . . . . . M. **Cabanie**
Maître Assistant . . . . . M. **Magnol**
Histologie - Embryologie
Anatomie Pathologique

Chaire d'Hygiène et Industrie des Aliments d'origine Animale

Professeur titulaire . . . . . M. **Labie**
Maître Assistant . . . . . M. **Eeckhoutte**
Maître Assistant . . . . . Mme **Benard**
Hygiène, Inspection, Contrôle et Technologie des Denrées Alimentaires d'origine animale

Chaire de Parasitologie et Maladies Parasitaires

Professeur titulaire . . . . . M. **Brizard**
Maître de Conférences non Chef de Service . . . . . M. **Dorchies**
Zoologie appliquée - Parasitologie externe - Parasitologie interne
Clinique

Chaire de Séméiologie et Pathologie Médicale des Equidés et Carnivores

Professeur titulaire . . . . . M. **Florio**
Professeur sans Chaire . . . . . M. **Lescure**
Maître Assistant. . . . . M. **Guelfi**
Séméiologie et Pathologie Médicale des Equidés et Carnivores
Législation Vétérinaire et Déontologie
Clinique

UNIV. LEIDEN BIBL.

Chaire de Pathologie Médicale du Bétail et des Animaux de Basse-Cour

Professeur titulaire . . . . . M. **Tournut**
Professeur sans Chaire . . . . . M. **Espinasse**
Maître Assistant . . . . . M. **Bezille**
Séméiologie et Pathologie Médicale du Bétail et Animaux de Basse-Cour
Clinique - Clinique Ambulatoire

Chaire de Pathologie Chirurgicale

Professeur titulaire . . . . . M. **Cazieux**
Maître Assistant. . . . . M. **Dickele**
Maître Assistant. . . . . M. **Genevois**
Propédeutique et Séméiologie Chirurgicale
Technique Chirurgicale
Pathologie Chirurgicale

Chaire de Pathologie de la Reproduction

Professeur titulaire . . . . . M. **Berthelon**
Professeur sans Chaire . . . . . M. **Royal**
Maître Assistant. . . . . M. **Tainturier**
Séméiologie et Propédeutique
Pathologie de la Reproduction
Obstétrique - Clinique

Chaire de Maladies Contagieuses - Zoonoses - Législation Sanitaire

Professeur titulaire . . . . . M. **Saurat**
Maître de Conférences non Chef de Service . . . . . M. **Chantal**
Maître Assistant. . . . . M. **Ganière**
Maladies Contagieuses - Zoonoses
Législation Sanitaire

Chaire de Pathologie Générale - Microbiologie - Immunolo

Professeur titulaire . . . . . M. **Lautié**
Maître Assistant M. **Meignier**
Microbiologie - Immunologie
Pathologie Générale

Chaire de Zootechnie et Economie Rurale

Professeur titulaire . . . . . M. **Queinnec**
Maître Assistant. . . . . M. **Darre**
Ethnologie - Génétique appliquée
Hygiène Générale - Zootechnie
Elevage
Economie Générale et des Productions Animales

Chaire d'Alimentation

Professeur titulaire . . . . . M. **Faliu**
Professeur sans Chaire . . . . . M. **Griess**
Maître Assistant. . . . . M. **Paragon**
Botanique appliquée et Bromatologie
Agronomie - Alimentation

COURS COMPLEMENTAIRES – CHARGES D'ENSEIGNEMENT

MM. les Professeurs ANGELIER, ARMENGAUD, BAZEX, BENQUET, BLANC, BOURBON, CANDAU, CHANCHUS, COMBES, COMBRET, FERNET, LAGARRIGUE, LARROUY, MONIER, RIVES.

La faculté et l'Ecole déclarent n'être pas responsables des opinions émises par les candidats.
(Délibération de la Faculté en date du 10 Mai 1891 et du Conseil de l'Ecole en date du 13 Juin 1924)

AUX MIENS

A MES AMIS

A NOTRE PRESIDENT DE THESE :

MONSIEUR LE PROFESSEUR GADRAT

de l'Université Paul-Sabatier.

Qui nous a fait l'honneur d'accepter
la présidence de notre Jury de Thèse.
Hommages respectueux.

A NOTRE JURY DE THESE :

MONSIEUR LE PROFESSEUR FLORIO

de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.
Directeur Honoraire des Ecoles Nationales Vétérinaires
de Lyon et de Toulouse.

Qu'il veuille trouver ici le témoignage de notre profonde reconnaissance et de notre respect.

MONSIEUR LE PROFESSEUR LESCURE

de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.

Qui nous a fait l'honneur et le plaisir d'accepter de faire partie de notre Jury.

Hommages respectueux.

A TOUS NOS MAITRES

de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.

PREMIERE PARTIE

VIE ET ŒUVRE

« Avant d'entreprendre ce livre, je voudrais être sans illusions à l'égard de ce qu'il sera. (Maurice Genevoix — « Jeux de glaces »)

Il y a de cela quatre siècles, certains suisses catholiques, fuyant la République théocratique instaurée par Calvin, vinrent s'établir en France. Au nombre de ces émigrés, un homme se fixa dans la Marche creusoise. Devenu dès lors le « Genevois », il ne tarde pas à voir disparaître le « s » final de son nouveau nom au profit de l'« x » limousin. Il aurait été bien dommage que ce ressortissant helvétique n'eut point été accueilli et même adopté par la France, étant donné qu'il s'agit de l'ancêtre de l'un de nos maîtres du « bien écrire » : Maurice Genevoix.

Cet aïeul, méthodique comme seuls les suisses savent l'être, engendre une remarquable lignée de pharmaciens. Ce sacerdoce pharmaceutique est interrompu par le père de Maurice Genevoix, qui va prendre femme en pays de Loire, épousant la fille du propriétaire d'une épicerie en gros. Il devait, par la suite, exploiter cette officine d'un nouveau genre.

C'est ainsi que naquit à Decize (NIEVRE), en 1890, un garçon déjà placé sous le signe du « Loyre gaulois ». La maison nivernaise, l'enfant l'a très peu connue, ses parents allant s'installer un an plus tard à Châteauneuf sur Loire.

C'est là qu'il fit connaissance avec le « fameux » magasin, débauche de bruits, d'odeurs et de merveilles en tous genres. Cet univers où voisinent les chevaux de trait, les pyramides de sucre à la pointe neigeuse et les poires tapées, nous le découvrirons avec « **Rroû** ». Dans cet ouvrage, il nous laisse à comprendre qu'il a approché la vie à la manière d'un jeune chat, reniflant, furetant, touchant d'une patte prête à se retirer les curiosités du monde.

Les escapades du jeudi le menaient à la « maison de Grand'mère », au potager féérique, faisant naître chez l'enfant les émerveillements du « **Jardin dans l'île** ».

C'est ainsi que de « l'Asile » (école maternelle) à la « Grande école », Maurice Genevoix demeure dans le même bourg de Loire, ce qui revet par la suite une grande importance dans sa carrière d'écrivain régionaliste, amoureux de son fleuve.

En 1902, c'est le départ pour le lycée d'Orléans et, un an plus tard, l'un des plus grands drames de sa vie : la mort de sa mère, à qui il vouait un immense amour filial. Il prend alors une conscience aigüe de la douleur et de la fragilité humaine. Une révolte brutale devant l'absurde et l'inéluctable fait du sensitif qu'il était un être capable d'une compréhension objective du monde. Sa scolarité se déroule ensuite dans un internat heureux, riche en contacts sociaux. Bon élève, bien qu'un peu turbulent, il retourne de temps en temps à Châteauneuf. Là, le souvenir de sa mère lui fait éviter le contact de son père au profit de la Loire.

Ce sont les flâneries, les parties de pêche, les leçons de choses de « **Rémi des Rauches** », « **La Boîte à pêche** », « **Forêt voisine** ».

Vient ensuite la période passionnante des études supérieures, la Khâgne du lycée Lakanal et la rue d'Ulm, où le jeune normalien trouve toute latitude pour exprimer son talent. Cacique de promotion, il rédige à la fin de sa deuxième année d'École Normale un mémoire sur « **le réalisme des romans de Maupassant** » lorsque éclate la première guerre mondiale. Le lieutenant Genevoix, à l'aube de son âge d'homme est ainsi précipité dans le tourbillon des folies humaines. En brave qu'il est, il accomplira son devoir jusqu'au bout, quoi qu'il lui en coûte. Grièvement blessé à la tranchée de Calonne, il finira sa convalescence à l'Hôpital de Bourges.

Il a vécu cette guerre en observateur attentif, prenant des notes et tenant un journal. Il analyse toutes les situations, tous les sentiments, parfois horrifié lui-même de se rendre compte qu'il s'habitue à la mort, au carnage et aux atrocités de ce conflit. A sa sortie de l'hôpital, mutilé dans son corps, profondément affecté par la mort inepte des nombreux camarades, il va trouver refuge, paix et calme dans son pays de Loire. Cette époque décidera de toute sa carrière. Il confie en effet son journal à Paul Dupuy, secrétaire général de l'École Normale : il avait entretenu une correspondance suivie avec ce dernier pendant ses années de guerre. Paul Dupuy fait part de ces notes à un administrateur de chez Hachette et tous deux font pression sur Maurice Genevoix pour l'obliger à signer un contrat. Un écrivain de talent était né qui, avec la fougue provoquée par une douleur proche, compose un des ouvrages les plus engagés de l'époque, « **Sous Verdun** » (1916). Il s'agit d'un véritable réquisitoire contre la guerre, rédigé d'une façon sobre et élégante, prenant de ce fait une dimension considérable. Il est une manière de raconter la vérité qui, froide et objective, touche au but à coup sûr. En l'occurence le jeune mutilé ne fait aucune concession, montrant que la guerre c'est aussi de la chair qui pourrit, du sang qui poisse, de la cervelle qui éclabousse. Viennent ensuite de la même eau, on pourrait dire du même sang, « **Nuits de Guerre** » (1917), « **Au seuil des Guitounes** » (1918).

En 1920, désireux d'essayer sa plume à d'autres arts, Maurice Genevoix publie « **Jeanne Robelin** » ; ce roman reste, malgré tout,

une œuvre marquée par la guerre. L'auteur a toujours considéré qu'il aurait pu faire mieux, que cet ouvrage était manqué. Il est cependant à remarquer que des hommes tels que Marcel Prévost et Gustave Geffroy en firent d'abondants éloges.

Le troisième livre de guerre paraîtra en 1921 sous le titre « **La Boue** ».

Ne désirant pas s'avouer vaincu, Maurice Genevoix publie donc un second roman : « **Rémi des Rauches** » (1922) qui est, à mon sens, une pièce maîtresse dans l'œuvre de cet homme si attaché à la Loire.

Et pourtant, son fleuve, il lui faudra bien le quitter, pour répondre à l'appel de Paris. « **Les Éparges** » en 1923, marque le dernier volet d'une œuvre de guerre très importante, rééditée plus tard en un seul volume : « **Ceux de 14** » (1950).

Et c'est finalement le romancier qui triomphe en 1925 avec le prix Goncourt pour « **Raboliot** ». Désormais, c'en est fait, Maurice Genevoix est prisonnier de Paris.

Cela ne l'empêche pas de s'évader de temps en temps vers l'aventure qu'il va même chercher assez loin : au Canada (« **Laframboise et Bellhumeur** » « **Éva Charlebois** » « **Canada** » 1945) ou en Afrique (« **Afrique blanche Afrique noire** » « **Fatou Cissé** »).

Un an après « **Sanglar** » (1946) Maurice Genevoix accède aux honneurs suprêmes : il est admis sous la coupole au nombre des immortels. Il est reçu à l'Académie Française par André Chaumeix le 13 NOVEMBRE 1947.

Commence alors pour lui une vie mondaine très intense, qu'il supporte comme il a supporté l'héroïsme au combat : par devoir. Maurice Genevoix est, en effet, un homme droit qui n'a jamais failli aux obligations de sa vie. C'est pourquoi, lorsqu'il est épuisé et se décide enfin à prendre des vacances, c'est uniquement pour mettre au point le manuscrit d'un nouveau roman. Son œuvre est en ce sens gigantesque. Peu d'écrivains ont autant et si bien écrit.

Il est par ailleurs à remarquer que c'est parce qu'il pensait trop favoriser la vie mondaine aux dépens de sa production littéraire qu'il a quitté le secrétariat perpétuel de l'Académie Française à un âge déjà avancé. Il l'explique fort bien dans « **La mort de près** » (1972).

« Tout homme est solidaire. Il est ainsi comptable de ce qu'il est en mesure de transmettre. Et il l'est dans la mesure même de ce qu'il a personnellement reçu. L'heure est venue pour moi d'y songer ».

Et les « **Bestiaires** » me demandera-t-on ? Où se situent-ils dans tout cela ? C'est ici qu'il est utile d'en parler, au crépuscule d'une vie merveilleusement active. Ayant parcouru un très long chemin, Maurice Genevoix fait une pause, se retourne et nous raconte. Ce n'est pas une étude scrupuleuse sur la mort (« **La mort de près** ») ou un petit essai sur la vie mondaine (« **La perpétuité** ») comme dans ses

tous derniers écrits. Il s'agit d'une conversation à batons rompus avec le lecteur, pratiquement d'une veillée autour de l'âtre.

Les « **Bestiaires** » reflètent parfaitement ce que fut la vie de Maurice Genevoix et le mieux est de le laisser s'expliquer dans « **La perpétuité** » :

« C'est vrai, des livres comme mes **Bestiaires** concèdent à mes servitudes. Cette suite rapide de croquis sur le vif, de retours de mémoire, de rêveries éveillées, leur abandon, leur primesaut, leur confiance dans l'instant qui passe, rien qui put convenir davantage à l'encombrement de mes jours. Mais toutes ces pages sont autant de fugues, d'échappes, de retrouvailles... ».

Ainsi paraissent, en 1969, « **Tendre Bestiaire** » et « **Bestiaire enchanté** » suivis du « **Bestiaire sans oubli** » en 1971.

DEUXIEME PARTIE

LES BESTIAIRES – LE VÉTÉRINAIRE

Il est une question qui peut sembler étrange au premier abord mais qui revêt une grande importance dès que l'on cherche à l'approfondir. Quelle est en effet la définition exacte du mot « **Bestiaire** » ?

Ma confusion fut grande lorsque je cherchai ce mot pour la première fois dans un dictionnaire. Ainsi je travaillais depuis longtemps déjà au présent ouvrage et j'ignorais, en fait, le sens exact de l'un des mots qui en composaient le titre !

Je livre donc à l'appréciation de ceux qui me liront quelques résultats de mes recherches :

- Petit Larousse illustré (1974) : « Recueil ayant trait aux animaux »
- Littré coll. 10/18 (Plon 1964) : « Au Moyen-Age, recueil de fables et de moralités sur les bêtes ».
- Dictionnaire usuel Quillet-Flammarion (1960) : « Traité didactique où les clercs du Haut Moyen-Age décrivent des animaux réels ou imaginaires ».
- Nouveau vocabulaire de la dissertation et des études littéraires – Henri Bénac – Classique Hachette (1972) : « (Moyen-Age) petit traité ou recueil qui réunit des observations ou des fables sur les bêtes et en tire des conclusions morales ou religieuses, en vertu que tout, dans la création, est le reflet de la volonté de Dieu »

Si cette dernière définition peut, à la rigueur, s'appliquer au « **Bestiaire spirituel** » de Paul Claudel, quiconque aura lu les « **Bestiaires** » de Maurice Genevoix s'apercevra qu'elle n'est absolument pas conforme aux intentions de ce dernier. De la même façon le Littré et le Quillet font appel à l'ancienne notion impliquée par ce mot. Il est en effet à remarquer que c'est seulement au XXe Siècle que les écrivains s'intéressent à l'animal en tant qu'élément naturel de la vie et de la faune. Avant cette date La Fontaine ou le « **Roman de Renart** » se servaient des animaux les déguisaient pour en tirer des conclusions au niveau de la morale humaine uniquement. Jules Renard (« **Histoires Naturelles** ») Francis Jammes (« **Roman du Lièvre** ») puis après la première guerre mondiale Louis Pergaud (« **Roman de Miraut, chien de chasse** »), Paul Vialar (« **La Grande Meute** ») inaugurent l'ère du roman animalier contemporain. Ce nouveau roman est le fait d'écrivains régionalistes très proches de la nature qui étudient l'animal dans son milieu et dans ses mœurs. Des 1930 certains auteurs tels que Colette, Elian J. Finbert ou le docteur Méry retrouvent la voie tracée par de prestigieux aînés dont l'un des maîtres est Maurice Genevoix.

Je ne sais s'il s'agit d'un hasard mais c'est encore le « **Petit Larousse** » mis en harmonie avec le « **Dictionnaire de l'Académie** » depuis 1879 qui donne la définition la plus actuelle du mot. Je parle de hasard car il est bien connu que l'ex-secrétaire perpétuel s'astreignait à participer régulièrement aux séances de dictionnaire du mercredi.

Aux termes de cet ouvrage, en effet, un bestiaire est un « recueil ayant trait aux animaux ». C'est ce qui caractérise le mieux et le plus simplement les trois livres qui nous intéressent ici.

Il n'en reste pas moins qu'il nous faut préciser quelque peu cette définition. Eu égard aux « **Bestiaires** » de Maurice Genevoix on peut approcher le mot de façon plus conceptuelle : il s'agit alors d'un ensemble de courtes nouvelles, de souvenirs sur les animaux destiné à soutenir la rêverie de l'auteur tout en respectant fidèlement la vérité écologique et anecdotique. Cette dernière précision est entérinée par la façon dont sont rédigés les trois ouvrages : ils débutent chacun par un ordre alphabétique rigoureux et on ne peut plus scientifique pour s'égarer ensuite au fil des souvenirs et de la poésie du moment, le lampyre précédant fièrement le cerf dans le courant de l'inspiration de l'auteur.

Notons cependant que Maurice Genevoix, tout en respectant scrupuleusement les us et coutumes de la gent animale l'utilise parfois pour soutenir son argumentation. Il est avant tout écrivain et entend le rester : « ... éliminer ces substitutions continuelles, ces mutations de l'animal à l'homme si rebutantes et si déconcertantes pour le lecteur d'aujourd'hui, je voyais là un double avantage plutôt qu'une option méritoire. Et, surtout, je recouvrais ainsi ma pleine liberté d'écrivain... » (« **Le Roman de Renart** » — Avant-propos »).

*

Certains pourront dès lors s'étonner de voir un vétérinaire, scientifique né, s'intéresser ainsi à l'œuvre animalière d'un littérateur contemporain ne faisant aucune concession à son art.

L'explication la plus logique serait la suivante : ces ouvrages étudiant les animaux, un homme formé à l'art de leur médecine et de leur chirurgie se doit d'être concerné par eux. Réponse simpliste s'il en est ! Il faut rechercher les racines de cet intérêt bien plus profondément et son aboutissement de façon plus actuelle.

Parodiant l'axiome latin « Nascuntur poetae, fiunt oratores », il serait plaisant de dire que, si l'on devient vétérinaire, on naît amoureux de la nature. Une vocation telle que la nôtre éclot dès l'enfance, et c'est très souvent vers le roman animalier que se porte notre intérêt. Il s'agit d'un terreau confortable au sein duquel nos aspirations germent à loisir — « **Lassie, chien fidèle** », « **Le livre de**

la jungle » « **Histoires de bêtes** » « **Mon amie Flicka** » « **Crin blanc** », « **Histoires comme ca** »... (l'énumération serait fastidieuse) ont bercé ma jeunesse de leurs sortileges, de leurs merveilles sans cesse renouvelées. C'est donc par le conte, le roman le documentaire, que commence l'éducation scientifique de ceux d'entre nous qui possèdent la flamme mystérieuse des amours animales.

Vient ensuite la scolarité et ses inévitables erreurs. Le choix devient vite angoissant : abandonner les études classiques si passionnantes pour devenir un spécialiste de l'exponentielle qui pourra franchir avec succes les épreuves donnant accès à notre beau métier ou bien tenter de rester un humaniste intéressé aux sciences naturelles et aux lettres, qui aura le plus grand mal à éviter le tir de barrage précis de l'entrée aux grandes écoles. Ceux qui optent pour la seconde solution abandonnent pour un instant leur chere littérature mais retrouvent leurs premieres amours des qu'on leur en laisse le loisir. C'est ici que le système d'enseignement de l'école vétérinaire nous laissant toute liberté dans nos passions nous réconcilie avec les études scientifiques. Il serait en effet dommage, à mon sens, qu'une profession telle que la notre ne vit point ses centres d'intérêt s'étendre dans tous les domaines de la culture contemporaine. Le vétérinaire se doit d'être un véritable homme de science, partant un humaniste un Léonard de Vinci capable de maintenir à son plus haut niveau le diplôme qui nous est accordé. La sélection si dure qui nous est imposée doit déboucher sur une omnipotence de notre savoir qui seule justifiera le haut niveau social auquel nous sommes en droit de prétendre.

A une époque où tant de nos prérogatives sont menacées, où Alexis Carel aurait pu écrire : « Le vétérinaire, cet inconnu », l'homme de l'art doit s'imposer et se faire connaître par tous les moyens qu'une éducation poussée met à sa disposition.

Ernst Mayr s'éleve dans « **Population, espéces et évolution** » contre « Les innombrables regles et lois administratives et gouvernementales qui font des discriminations aveugles envers les membres les plus doués de la communauté ». Notre mission est alors toute tracée : seule l'étendue de notre science et l'éclectisme de nos connaissances pourront nous permettre d'affermir notre position voire dans un deuxieme temps de préserver le monde des fléaux tels que la surpopulation ou la pollution.

La derniere raison qu'il serait impossible d'invoquer pour expliquer l'intérêt qu'un vétérinaire peut porter aux « **Bestiaires** » est elle, d'ordre purement scientifique. Il y a quelques années un autrichien nommé Konrad Lorenz a mis une nouvelle discipline en valeur : il s'agit de l'éthologie. Il a démontré que l'observation continuelle des animaux pouvait amener à comprendre des phénomenes aussi complexes que le langage des oiseaux. Il a tout simplement suivi une

démarche cartésienne de la pensée soutenant que tout, dans la nature, devait être observé du cas le plus simple pour arriver au plus complexe. De ce fait, l'étude approfondie des réflexes les plus normaux du monde animal pourrait nous offrir des horizons neufs dans le cadre de sciences aussi compliquées que la psychopathologie humaine. On comprend alors l'importance que peut avoir la collection minutieuse d'examens objectifs de la nature contenue dans les « **Bestiaires** ».

Toutes ces raisons forment la trame du raisonnement qu'un vétérinaire peut tenir pour servir de prétexte à un amour immodéré des belles lettres.

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE I — MAISONS

« Quand reverrai-je, hélas ! De mon petit village
Fumer la cheminée ? Et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage ? »
(Joachim du Bellay, « Regrets IX »)

« Cadet Rousselle a trois maisons ... » et Maurice Genevoix aussi ! On ne peut s'empêcher d'être profondément frappé par l'importance que prennent ces fameuses maisons ! Elles reviennent nous hanter, nous inviter à chaque détour des « **Bestiaires** ».

En fait, il y en a plus de trois : celle de Décize fut très peu longtemps habitée. Les demeures de Châteauneuf/Loire sont mieux connues : le magasin, vieille maison de commerce provinciale, l'habitation du père de Maurice Genevoix, la « maison de grand-mère », les « Vernelles » enfin, si chères au cœur de l'auteur des « **Bestiaires** ». Reste « Abubilla », un hâvre de vacances ibériques.

Le nombre trois n'était cependant pas cité au hasard : ces habitations peuvent en effet se regrouper au sein d'un triptyque. Le premier volet, c'est l'enfance, le magasin, la maison de grand-mère et son « jardin dans l'île ». Le deuxième représente l'âge d'homme, il est constitué par la maison de la rue St-Nicolas où l'adolescent a toujours gardé sa chambre, chez son père, et surtout par les « Vernelles » le refuge du bord de Loire. Le dernier volet nous montre une maison de vacances : « Abubilla », à Javéa, dans la province d'Alicante.

Ces demeures jouent un rôle considérable au long de la vie de Maurice Genevoix. Chacune a son histoire, voire, pourrait-on dire, son âme. Pour bien nous faire toucher du doigt la grande place que tiennent ces habitations en son cœur, il nous en parle dès le début du « **Tendre Bestiaire** ». Une pléiade d'animaux, très différents les uns des autres, donne vie à ces vieilles pierres au gré de la rêverie, l'un chassant l'autre ou l'un appelant l'autre.

Quel univers plus fascinant que « le magasin », vieux négoce familial, pour un petit garçon avide d'apprendre ? Dans la tiédeur de son lit d'enfant, du fond de ce cocon où il se sent en sécurité, il entend chaque matin, dès l'aube, se préparer les lourds chevaux des rouliers. De ce refuge de pierres et de pavés abrité par un porche, ancré au sein d'un bourg confortable, ils partent par les champs et par les forêts livrer de village en village la mélasse ou le fût de vin. Le

soir, c'est à nouveau le claquement des sabots ferrés, pesants de fatigue. Ils reviennent tout bruissants d'un univers inconnu, d'une foules de mouches et de taons, d'œstres nés en d'autres pays.

Quel compagnon merveilleux aussi que Porthos, le Montagne des Pyrénées au calme souverain, sûr de sa force et conscient de la fragilité de l'enfant ! Il doit faire bon avoir un pareil allié lorsque l'on se hasarde à la découverte du monde, dans la cour et les ateliers du « magasin ». On y voit des hommes rudes et sains, compagnons tonneliers ou rouliers des hauts chemins, on y sent dans la touffeur de l'été la suave odeur de la poire ou du miel, on y entend retentir les coups de maillet cerclant la futaille. Premières explorations, premières joies, premières désillusions aussi. Le grand, l'invulnérable César, cheval de trait à la croupe ferme comme une arche de pierre, piétinant toute une nuit d'un pas déjà vaincu sous la fenêtre du petit homme, meurt au matin victime des « tranchées » (coliques) malgré la pilocarpine et l'intervention du vétérinaire. La question que pose alors l'enfant est pathétique et révèle les premières angoisses : « Où est César ? » — « César est mort » — « Oui, mais où est César ? ».

On retrouve la même incompréhension quand un employé du « magasin » lui montre une caisse remplie d'oiseaux morts qu'il a piégés, profitant de la famine hivernale. Devant les petites pattes crispées, la rigidité des muscles, la goutte de sang au bout du bec, il se révolte. Comment ces mésanges, ces chardonnerets, ces rouge-gorges dont il a vu les couleurs s'iriser au soleil du printemps, ces moineaux dont il a observé le sautillement dans la poussière, peuvent-ils être là, la ternissure de la mort aux barbules des plumes, figés dans un dernier sursaut tragique ?

A huit ans, Maurice Genevoix se casse la jambe. Le plâtre retiré, le médecin conseille de donner à cette jambe amaigrie des bains de sang. L'enfant se rend donc régulièrement aux abattoirs. Là, on étourdit une bête devant lui d'un coup de merlin, puis on la saigne. Le brave homme qu'est le boucher Parendeau lui apporte ensuite un grand seau de sang à l'odeur douceâtre. « Tiens petit, ça te fera du bien. Trempe ta jambe là dedans ». Le cœur au bord des lèvres, l'enfant y plonge le pied pour sentir peu à peu s'estomper la bonne chaleur du sang vivant. Un froid caillot glauque enserre alors son mollet et il lui faut l'extraire du seau dans un sinistre bruit de succion.

On comprendra sans peine l'importance dramatique que peuvent revêtir de telles expériences pour un enfant sensible toujours prêt à s'émouvoir devant les beautés de la vie.

De ce jour, Maurice Genevoix a gardé une haine extrême de la mort, et une incompréhension totale de la cruauté humaine. Il refuse toujours de se faire complice d'une certaine facilité qui pousse le monde à accepter la destruction des merveilles de la nature. Qu'on

ne s'y trompe pas, il est chasseur, il est pêcheur, mais uniquement parce qu'il aime l'animal, parce que cette lutte d'instincts entre l'homme et la bête le captive au plus haut point en tant que phénomène naturel. Mais jamais, dès ce moment, il ne voudra faire partie de ceux dont on peut dire : « Il veut être la bête maîtresse, celle qui tue... » (Giono — Colline)

Bientôt, dès l'âge scolaire, le jeudi devient une petite fête. C'est le jour des escapades vers le « Jardin dans l'île », vers la « maison de grand-mère ». Là, dans un vieux tonneau moussu et abandonné, il découvre le foisonnement de la vie, la multitude de ses aspects en observant dans l'eau glauque les Ranâtres, les Dityques et les Hydrophiles, les Gyrins et les Notonectes du petit monde des Insectes aquatiques. De cette observation précoce de la nature, il gardera une culture zoologique à toute épreuve. On le voit dans son œuvre parler avec un égal bonheur des Gerris ou des Phryganes sans commettre la moindre erreur, fut-elle même écologique ou anatomique. Cette particularité nous frappera souvent dans la suite de cet ouvrage, d'autant plus qu'elle concerne un autodidacte en la matière.

Un coin du jardin de grand-mère était réservé à l'enfant, c'était « son » jardin, fouillis d'herbes folles planté d'un Yucca. Au pied de cet arbre, un crapaud avait élu domicile, crapaud commun avec sa grosse panse, ses pustules et sa peau terreuse. Le fait d'avoir un locataire plaisait au jeune garçon qui cherchait alors des circonstances atténuantes à ce compagnon disgracié : « Mais non tu n'es pas laid ! Ton teint plombé se colore parfois d'un camaïeu de bleu, même ton gros ventre difforme peut prendre les nuances d'un quartz rose poli par la mer. Tu sais, je n'oublierai jamais ton œil doré, si grave et si doux où plus d'une fois j'ai entrevu ton âme ». Complaisance ? Pitié ? Qui le saura jamais ? Quelle importance nous dit Maurice Genevoix, pourquoi s'inquiéter ? Si la bête à sorcières existe, il n'y a pas de raisons pour qu'elle ne continue pas à traîner sa masse informe par les mares et par les jardins. Grand bien lui fasse, et puisse son cœur de Batracien battre le même rythme heureux que celui des autres créatures.

Est-ce un cœur ou un ensemble de sinus qui bat dans la poitrine — pardon, dans le dos — du carabe, insecte carapaçonné qui étonne l'enfant. Le scarabée vaque à ses occupations. Ramassez le, ses pattes griffues vous égratignent la paume, leur ressaut vous ouvre la main. Vous le lâchez, il tombe et gigote en tous sens, cloué au sol par son armure. Puis il trouve un point d'appui, se remet sur ses pattes d'un mouvement si puissant qu'on dirait qu'il a soulevé la terre, il repart ensuite sans même s'ébrouer : « Da ubi consistam et terram movebo ». (Archimède).

Ainsi va l'imagination des jeunes cerveaux. Nous naissons tous poètes, et comme le précise Maurice Genevoix dès le début du

« **Tendre Bestiaire** », il suffit de garder son âme et ses étonnements d'enfants pour le rester la vie entière. Se souvient-il des promenades vers les vignes avec son grand-père que c'est le bourdonnement des Insectes qui lui revient en mémoire, les cabrioles des Criquets dans l'herbe, la tache orange à peine entrevue d'un saut tendu, le tendre oviscape vert de la Sauterelle des prés.

C'est avec son oncle qu'il va au marché de Châteauneuf. Là, au milieu d'un enchevêtrement de gélines entravées, avec pour fond sonore le cri strident des porcelets que l'on prend par une oreille pour les soupeser, il est immédiatement attiré par la tendre fragilité des chevreaux. Les quatre pattes liées ensemble, ils tendent déjà au couteau qui les immolera leurs longs cous palpitants, comme dans une caresse. Maurice Genevoix nous dépeint très bien quelle fut sa révolte d'enfant lorsqu'il vit chez lui élever au biberon avec une grande douceur ce tendre animal promis à la casserole. Encore une déception ! Il est vraiment difficile d'accepter les dures réalités de la vie adulte.

Le « trottoir aux chevreaux », tout bêlant d'une plainte grêle et suppliante, faisait face à la maison du vétérinaire. Monsieur Ménager était un brave homme au regard empreint d'une grande naïveté. Un court brûle-gueule consumait sa moustache et c'est souvent qu'il invitait l'enfant à venir admirer « ses » oiseaux. Que l'on s'imagine une vaste volière coupée en deux par un grillage où babillait une centaine de perruches multicolores. Ce spectacle digne des forêts amazoniennes était bien propre à éveiller la rêverie d'un jeune imaginatif.

Mais l'enchantement ne s'arrêtait pas là : « ouvre les paons, Ludovic ». Et l'homme à tout faire de la maison, le domestique des oiseaux, libérait les somptueux Gallinacés. Une cascade d'émeraudes et de saphirs, de lapis lazulis et de topazes se déroulait alors, plus somptueuse que les plus extravagants brocarts. Puis cela s'enflait, dans le tressaillement et le crépitement d'une grêle sur les feuillages, pour atteindre à la plénitude de la roue. C'est ainsi que l'animal « relève sa robe à queue toute lourde des yeux qui n'ont pu se détacher d'elle ». (Jules Renard — Histoires Naturelles).

Bien que captivé par la féérie d'un tel spectacle, l'enfant remarque déjà, faisant preuve d'un bel esprit d'observation teinté d'humour : « Mais quel piteux moyeu pour une si belle roue ! ».

C'est encore vers les oiseaux d'ornement que se porte son admiration lorsqu'il va demander à « Mademoiselle » de visiter son parc, le parc du « château ». Là évoluent sur les eaux étales les merveilleuses conques neigeuses des Cygnes tuberculés. Le jeune poète note déjà à quel point leur propulsion est irréelle, comme née d'une « amitié entre l'animal et l'eau » mais le jeune naturaliste a bien compris la puissance des larges palmes orangées et la vigueur des coups d'ailes claquant les mollets imprudents à l'époque de la nidification.

En fermant précautionneusement derrière moi la porte du « **Jardin dans l'île** » je pourrais du même coup tirer un trait sur l'enfance de Maurice Genevoix. Mais cela n'est pas possible car nous la retrouverons présente à chaque page des « **Bestiaires** ». Ses étonnements, ses yeux grands ouverts sur la vie il les garde précieusement tout au long de son existence, comme un talisman destiné à le protéger du prosaïque et cruel monde des adultes.

La fenêtre de sa chambre, dans la maison de la rue Saint-Nicolas à Châteauneuf, devient pour le jeune homme qu'il est à présent un point d'observation idéal. La Loire déroule ses méandres en contrebas, comme un appel le halo bleuté des forêts solognotes s'estompe dans le lointain. Comment ne pas être pêcheur, comment ne pas être chasseur dans ces conditions ? Faut-il ignorer ce fleuve qui vibre autour de vous et dont on ressent l'impulsion d'instinct mieux qu'au travers des mailles d'un carrelet ? Faut-il être sourd aux tendres modulations du courlis, ne pas entendre le glissement doux des ailes des grands migrateurs fendant l'air gelé du matin ? Au cri de ralliement du vieux malard dirigeant son escadrille de colverts aux reflets d'acier, le cou tendu vers un but inexorable, Maurice Genevoix ne peut résister. Il lui faut sortir, se diriger vers les levées de Loire et aspirer les effluves de son pays à pleins poumons. C'est là qu'il entendra de doux sibilements dans la fraîcheur d'une nuit d'automne avant d'être surpris par les grandes oies sauvages encore toutes imprégnées de pays lointains se posant sur l'éteule autour de lui. Aussitôt, il est éventé par un instinct millénaire, et les puissantes rémiges claquent l'air, le laissant abasourdi dans les remous d'un vent vite apaisé, le nez dans les étoiles. Était-ce un rêve ? Non, c'est la grande magie du pays de Loire :

> « J'écoute, à demi transporté
> le bruit des ailes du silence
> qui vole dans l'obscurité ».
> (Saint-Amant)

Son pas le mène souvent vers les butées du fleuve, par les rauches et les marsaults. Et là... « Mais c'est une autre histoire » dirait Kipling, on pourrait même préciser : « une histoire d'amour ». Allez donc appeler autrement l'irrésistible élan qui attire Maurice Genevoix vers une vieille maison moussue, tapie à deux pas de la Loire ! Il faut avouer à sa décharge qu'elle avait tout fait pour l'aguicher : un vieux puits couronné d'un églantier agrémentait le jardin en friche, la façade croulante soutenait un toit de tuiles patinées, le tout animé par le bourdonnement des Insectes, les pitreries des mésanges et le chant de la fauvette babillarde. Et puis, circonstance aggravante « au pied même du talus la Loire coulait ». Las, cette maison tant convoitée appartenait à un maçon napolitain madré comme un vendeur de chevaux ! Le roué, pressentant la bonne affaire, se fait un peu prier : « on signera si... on signera quand... Il faut demander à la Marie...

qui veut bien... qui ne veut plus... ». De guerre lasse, Maurice Genevoix achète une maison au bourg et l'offre en échange. L'envie d'avoir pignon sur rue l'emporte chez le bâtisseur transalpin, le troc est accepté et le marché conclu

Voilà donc l'histoire des « Vernelles » qui devint par la suite le refuge du nouveau propriétaire et d'une foule d'animaux.

A la mort de son pere, il quittera la maison du bourg, emmenant avec lui aux « Vernelles » la fidèle Angele, servante au grand cœur comme il ne s'en fait plus, de ces femmes qui passent leur vie à servir une même famille. « Mon Dieu, la pauvre créature ! » s'écrie-t elle à la vue d'un crapaud frère de celui du « **Jardin dans l'île** ». Ame simple, s'apitoyant sur les misères des êtres, elle pense avant tout : « comment peut-on vivre si disgracié, mafflu, ventripotent ? Quelle malédiction divine peut elle être assez cruelle pour permettre que soit enfanté un tel monstre ? ». Et pourtant, pouvait-elle savoir que le charmant animal qu'elle avait amené avec elle du bourg serait lui aussi soumis aux mauvais sorts, à la « jettature » ? Cette petite bête, un chaton, vous l'avez reconnue, c'est « Rroû ». Les herbes folles du jardin lui sont prétexte à mille cabrioles, à mille gambades, à des affûts exaltants, tous les muscles bandés, la gorge sèche, la queue fouettant l'air, tapi, ramassé, trépignant à l'amorce d'un saut victorieux parfois manqué. Petit fauve émouvant, boule de poils soyeux, la griserie des « Vernelles » et de l'été te montera à la tête, et, l'hiver réapparu, lorsqu'on te ramènera au bourg, tu t'échapperas pour venir rôder sur ton territoire, devant la maison aveugle et dans le jardin désert. Est-il besoin de décrire ton désespoir, tes errances sur les berges de Loire ? C'est ton fantôme qui reviendra, aux beaux jours, offrir ta mort à la brave Angèle. Pelé, les côtes saillantes, une patte coupée, tu savais que tu étais déjà d'un autre monde, le vétérinaire du bourg le savait aussi. Seule Angèle ne l'a jamais cru.

Il y eut cinq autres chats aux « Vernelles » : Mona et ses quatre fils. Soulard, dans sa thèse : « Le roman animalier dans la littérature française contemporaine » (Toulouse — 1959) qui est, nous nous devons de le préciser, un ouvrage remarquable de culture faisant preuve d'un étonnant esprit de synthèse, prétend que seule Colette a su étudier et décrire le chat. C'est pour m'inscrire en faux contre cette assertion que je voudrais m'attarder un peu sur les quelques pages où Maurice Genevoix raconte Mona. « C'était une bête de race, une siamoise. Toutes les grâces, la vigueur, l'énergie indomptable, la détente, la patience du félin, elle les avait, mais à ce point là, elle seule. Longue, élancée, des pattes dures aux griffes redoutables, des épaules bourrées de muscles denses et, dans le brun chaud de sa face, des yeux céruléens, feu, et glace, dont le regard se fixait brusquement : et l'on se sentait traversé (**Bestiaire enchanté**).

Mona, comme toutes les bêtes de sa race, avait élu un maître unique. Condescendante avec les autres, il suffisait que Maurice Genevoix l'appelât pour qu'un miaulement affectueux lui répondit du fond des broussailles, précédant un galop léger et enjoué à travers la pelouse du jardin. Il peut seul la calmer lorsqu'une piqûre d'aspic contraignit le vétérinaire à lui injecter du sérum. Et rancunière ! Elle devint une experte en serpents, esquivant, bondissant, frappant toujours au but avec une rapidité bien féline. Elle dédaignait les chats communs en temps normal leur faisant même une chasse féroce. Mais que vienne le temps des chaleurs, Dieu sait qu'il vient souvent chez les siamoises ! — et ses appels désespérés, miaulements rauques, cantilène exaspérante si proche parfois de la plainte d'un enfant, qui la laissaient pantelante de désir, auraient dû, aux dires du même vétérinaire, forcer « les matous de Jargeau à traverser la Loire à la nage ».

Et que dire de trente cinq garennes ramenés en une semaine aux Vernelles, portés fièrement, au travers de la gueule de Mona et ses quatre fils ?

Pour qui connaît et aime les siamois, une telle description, une telle compréhension haussent Maurice Genevoix à un niveau de « culture féline » au moins égal à celui de Colette.

L'auteur de « Rroû » a toujours pressenti la sourde malédiction qui pèse sur nos amis les chats. Adorés dans les rites mystérieux de l'Egypte ancienne, venus des sources du Nil aux antres des sorcières de nos terroirs, une certaine fatalité règle le cours de leur existence. Fauves lilliputiens, ils sont braconniers dans l'âme, et rien ne pourra empêcher le matou le mieux nourri de traquer le lapereau ou la poule faisane. Un instinct venu du fond des temps les pousse à vivre dangereusement nobles et fiers comme des samouraïs.

Mona et ses fils sont tous morts, écrasés dans des pièges, criblés de plombs par des gardes.

« Nous n'avons plus de chats aux Vernelles et nous n'en aurons plus jamais ». (**Bestiaire enchanté**).

Un autre personnage haut en couleurs anime la maison des bords de Loire. Il s'agit d'Irénée le premier dans la succession des jardiniers. Ancien vigneron à blouse bleue, Maurice Genevoix le soupçonnera vite de faire partie de ces « Rebouteux » puisant leur savoir dans le « Grand-Albert ». Il connaît bien son métier, mais est facilement cruel envers les animaux. Déterrant un Loir qui hiberne dans son trou, le fin museau bien caché sous la queue touffue, il le jette brutalement par terre, désarticulant le petit corps soyeux et attendrissant. Mais dès qu'il s'agit de ses superstitions, on le voit respecter la nature avec un zèle digne d'éloges. Il tressaille au chant du Coucou et vénère le Loriot comme une divinité susceptible, en annonçant le

Printemps, de protéger ses semis des gelées tardives. L'oiseau doré a bien de la chance, tant pis pour le Loir !

Bruno, le deuxième jardinier, est d'un autre acabit. Il aime son jardin et fait tout pour éviter sa destruction, mais professe un grand respect des mystères de la vie. C'est ainsi qu'on le verra déployer une ardeur effrenée à pourchasser les taupes qui ravagent ses pelouses. Pour quelques unes qu'il arrive à exterminer, pauvres défroques de velours aux mains tachées de sang, ouvertes comme des mains d'homme, une foule d'autres se moquera de lui, tapie dans un monde de galeries qui passionne Maurice Genevoix. Ce dédale de tunnels souterrains, ces chambres secretes et confortables lui paraissent être à l'image des mystères bien cachés d'un cerveau humain que seule l'introspection pourra permettre de découvrir. Le heurt qu'il ressent sous les roues de sa voiture quand il arrive aux « Vernelles » et écrase une taupinière de l'allée lui fait dire : « eh oui ! Je suis bien chez moi, enfin ! ».

C'est le même Bruno qui traque le Rat noir, le piégeant dans des nasses pour le noyer ensuite au baquet de la cour. L'animal se débat alors comme un forcené tournant en rond dans sa cage à toute allure, comme s'il essayait de rattraper les dernières bulles d'air qui s'échappent de sa bouche au prix de sa vie. Maurice Genevoix en bon zoologue, nous précise bien qu'il s'agit du Rat noir, ou Rat des greniers et non pas du Surmulot ou Rat d'égout qui a la queue et les oreilles plus courtes. Il est d'une grande perplexité en ce qui concerne la conduite à tenir vis à vis de ces commensaux, que dis-je, de ces parasites de l'homme. Il éprouve à leur égard une grande répulsion. Il les a vus, pendant la première guerre mondiale, suivre les soldats de tranchée en tranchée, de ruine en ruine, souillant tout, gaspillant tout, sales et inévitables comme une image patente de la mort. Mais quand, dans sa chambre des « Vernelles » il en cingle un d'un coup de chausse-pied fatal et vengeur, la trace sanglante et indélébile laissée sur le mur lui paraît être l'œil de Dieu accusant Caïn. Peut-on aimer les animaux au point d'accepter les rats ? Telle est la question qu'il se pose.

Mais je m'aperçois que j'ai brossé de Bruno un portrait par trop sanguinaire. Que l'on sache simplement que c'est l'homme qui **sait** que les « ronds de sorcières » écloront le lendemain matin d'une kyrielle de Mousserons odorants, qui sait où le cresson est le plus luxuriant et qui, dans sa soif d'apprendre encore, plante un petit bâton à l'orée du trou d'un escargot qu'il a vu accolé à un autre pour « voir ce que ça va faire ». Cette anecdote donne à Maurice Genevoix l'occasion de nous faire un petit cours de Sciences Naturelles sur les Gastéropodes à coquille de nos jardins. Il n'ignore rien de la radula, de l'hermaphrodisme simultané, ni même des stylets de calcite au fond du vagin d'un des appareils reproducteurs les plus complexes qui soient.

Restent deux compagnons dont il me faut absolument parler en ce qui concerne les « Vernelles ». Ils sont en effet les acteurs de deux merveilleuses histoires d'animaux.

En premier lieu, grognant, piquant, trottinant, vient le Hérisson. Non point celui du « turbide Amazone » cher au cœur de Kipling, mais notre bon rustaud du terroir. Dame Hérisson, puisqu'il s'agit en l'occurence d'une femelle, cherchait sa provende sur les bords de Loire. Le hasard la fit pénétrer dans le jardin des « Vernelles » où trônait une poubelle de bon aloi. Festoyant à l'envi, la commère mena tel tapage que Maurice Genevoix l'entendit. C'est alors qu'il en vint à parler en famille de la gent insectivore, prétendant qu'il devait être facile d'en apprivoiser quelques exemplaires. Un papier contenant de succulentes rognures fut donc déposé sur le seuil de la cuisine, puis la porte entrouverte, puis le dit papier progressivement déplacé vers le centre de la maison. Dame Hérisson prit très bien la chose et, mère au grand cœur, poussa même l'esprit de sacrifice jusqu'à amener toute sa progéniture au festin providentiel. Les filles de Maurice Genevoix purent manipuler, caresser, épucer les petits sans les voir se mettre en boule. « Quod erat demonstrandum » !

Cette histoire est si belle dans sa simplicité, qu'en tirer des conclusions serait en ternir la pureté.

Il en est de même pour la seconde anecdote que Maurice Genevoix nomme lui-même « son » histoire... d'Écureuil, et qu'il nous conte maintes fois au long de son œuvre. (« **L'Écureuil du bois bourru** » — « **Mon ami l'Écureuil** » — « **Bestiaire enchanté** »)

Se promenant un jour dans la forêt avec sa petite fille, il se plaisait à faire admirer à l'enfant toutes les merveilles que son grand savoir était à même de révéler, lorsque leur chemin croisa celui d'un Écureuil trottinant. Ce dernier, point batailleur ni vindicatif comme celui de Louis Pergaud, devait se sentir des envies de conversation. Pas effronté, non, curieux seulement, il devait véritablement s'agir du petit elfe bondissant, du petit génie sylvestre héros de « **l'Écureuil du bois bourru** ». Il se place donc à bonne hauteur sur le tronc d'un arbre, ni trop loin, ni trop haut. « Si je voulais, je pourrais te toucher » disait Maurice Genevoix enfant au Crapaud. « Chiche ! » répond l'Écureuil à l'adulte, et l'adulte ose le geste esquissé par l'enfant. Oh ! Tout doucement d'abord, comme un souffle. On a beau être un solide gaillard au fier panache, le premier contact avec l'homme n'en est pas moins intimidant, et l'on ne peut empêcher son cœur de battre la charge. Qui fut le plus surpris des deux ? L'Homme. D'abord d'avoir pu toucher le lutin des bois, ensuite de sentir une toison dure et reche comme celle d'un wombat ourson à la place de la légère douceur attendue. Et puis, maintenant que l'on est amis, on passe l'après-midi ensemble. On fait même une confortable sieste les uns avec les autres, dans la mousse, au pied d'un vieux chêne qui

n'en croit pas ses yeux. Quand l'heure est venue de retourner aux « Vernelles », on fait de tendres adieux à l'Écureuil et l'on s'en va d'un bon pas par les sentiers du bois. A la sortie de la forêt, il était toujours là, sautant de branche en branche ; dans la plaine on a forcé l'allure mais il suivait encore ; sur la route on a couru, mais à l'entrée du jardin l'Écureuil, pensant et bottillant, n'entendait pas se laisser distancer. Force fut donc de se baisser, de ramasser la brave bestiole. Le rouge de la honte monte alors au front de Maurice Genevoix lorsqu'il s'aperçoit que, usés par les graviers, les petits doigts fragiles laissent perler du sang.

Aux « Vernelles », ce nouvel ami est fêté comme il se doit. Il se trempe les pattes dans la soucoupe de lait et fait mille pitreries qui amusent la famille. Il est déjà adopté par tout le monde, on aime ce joyeux drille, mais Maurice Genevoix réfléchit. Et c'est comme un voleur qu'il partira en pleine nuit, le petit animal endormi au fond de sa poche.

« Et voilà, Écureuil, je te rends à tes arbres et à tes glands. Tu aurais pu rester chez nous, mais Écureuil tu es, Écureuil tu dois rester. Et merci encore d'avoir bien voulu t'intéresser aux hommes ».

Heureux que la leçon soit comprise, le petit génie sylvestre s'installa confortablement et s'endormit, recouvert de sa queue. L'homme qui s'en allait par les sentes de la forêt avait une grande tristesse au fond du cœur mais était paradoxalement satisfait. Tous les arbres du bois lui tapaient sur l'épaule au passage comme pour le féliciter. Il méritait enfin les joies que la nature lui donnait.

Joies aussi que les merveilleuses facéties des Huppes de Javéa. De vrais clowns avec leur chapeau bariolé et leur livrée multicolore ! Sales, peu soigneuses ? C'est possible, mais si drôles ! De fait, elles impressionnent tellement la famille que la nouvelle maison de vacances est immédiatement baptisée « Abubilla », « Huppe » en espagnol.

Là, dans les roses du jardin, repose la Cétoine, petit bouton de jade sur les tendres pétales ; la Mante essaye d'effrayer par son agressive posture de combat. Insecte chétif et si menaçant qui ne peut manquer de nous faire penser à certains de nos contemporains. Sur les pierres de la terrasse, collé des quatre pattes au sol, un Gecko se chauffe, dardant de temps en temps sa langue qui, immanquablement ramène à la bouche avide une mouche appétissante. C'est « un étrange bijou incrusté de paillettes d'or, un dragon de Lilliput solidifié par le feu et qui garde dans sa substance les dernières étincelles de la fusion originelle » (**Tendre Bestiaire**).

Quelle merveilleuse oasis de paix, au milieu des pins et des lauriers, avec, pour toile de fond le bleu intense de la Méditerranée qui se frise d'écume sous la brise de mer. Eh bien non ! Un matin, la stridence d'une foreuse déchire le silence, le cliquetis des bétonneuses, les vrombissements des pelleteuses envahissent le paysage. D'une

automobile rutilante, aussi longue qu'une locomotive, s'extrait un gnome grassouillet et bondissant. Dans son exubérance, il s'explique. Il fait partie d'une nouvelle race : les promoteurs, les agents immobiliers. Il faut du « new-look » : Là, des « buildings », des « sky scrapers », ici une merveilleuse jetée de béton massif aux formes « in ». Là, un complexe de « public relation » et de « shopping ». Et surtout ne pas hésiter, déboiser la colline, supprimer tous ces arbres qui dénaturent la campagne pour les remplacer par un coquet ciment « façon pierre ».

Heureusement, le Dieu de l'environnement veillait et une maladie se déclara, à laquelle cette nouvelle race est très sensible, ce qui explique sa fréquence : j'ai nommé la faillite.

Ouf ! « Abubilla » était sauvée, les cigales et les grillons pouvaient reprendre possession du silence qui leur avait été un moment dérobé.

A l'instant de quitter les maisons de Maurice Genevoix, il me faut parler d'un être qui les peupla presque toutes, qui habita même les appartements parisiens. Il s'agit de l'un de ces petits lions de la Chine impériale, que les princesses du temps nourrissaient de leur sein. Ce pékinois s'appelle Kuni. Il vient d'outre-Manche. Aux somptueuses ascendances des pédigrées anglais il préfère encore son origine asiatique comme le prouvent sa condescendance et son attitude vraiment royales. Devenu très vite l'enfant chéri de la famille il peuplera pendant de douces années les maisons de son souffle court, de ses plaintes d'enfant, de ses mimiques irrésistibles. Apres dix ans de bonheur, Kuni rend son dernier soupir de brave chien sur les genoux de sa maîtresse, heureux jusqu'au bout de pouvoir seulement la regarder.

Ainsi sont les chiens, ainsi sommes nous. A quoi bon expliquer, ou tenter d'expliquer l'étrange attirance qui existe entre l'espece canine et l'espèce humaine. Il est lointain le temps ou le premier homme caressa le premier chien, mais ni l'automobile, ni l'électricité, ni l'urbanisation n'empêchent les humains d'aujourd'hui d'aimer leurs chiens et d'en être aimés.

Soulard le faisait lui même remarquer : « Quand on vient de lire un ouvrage consacré à un chien, on est frappé par l'importante place que l'homme peut y prendre ».

CHAPITRE II — GUERRE

« Mort, où est ta victoire ? »
(D. Rops)

Peut-on imaginer un spectacle plus déprimant qu'un magnifique alezan doré les naseaux veloutés palpitant doucement, la tête basse, les oreilles couchées regardant la vie s'écouler à grands jets vermeils de son artère humérale sectionnée ? Des bosquets voisins, où la fusillade éclate, les premiers blessés reviennent en se traînant, tout couverts du même sang Images de guerre, toujours les mêmes, reflets vivants de l'orgueil et de la stupidité humaine. Les hommes entraînés dans ce tourbillon de folie, hachés, découpés, cloués au sol par un enfer d'obus et de balles sont hébétés, comme s'ils n'étaient déjà plus que des robots.

Le jeune officier qu'est alors Maurice Genevoix se doit, quant à lui, de garder la tête froide. Sa vie n'est pas seule en jeu, il doit aussi protéger celle des hommes qui sont à ses ordres. C'est sans doute la raison pour laquelle « **Ceux de 14** » sera un ouvrage tout empreint de froide objectivité, d'esprit critique, avec la détermination de dire à la face du monde quelle fut son ineptie de favoriser de tels massacres.

La sensibilité du lieutenant frais émoulu de l'École Normale ne pourra que s'émouvoir devant le trépas de ses hommes, vite devenus des amis, ou la mort de ses camarades de la rue d'Ulm, élite de la nation, fine fleur de la pensée française, fauchés par l'acier stupide à l'aube de leur véritable existence d'intellectuels.

Le 25 AVRIL 1915, son tour arrive. Par une trouée de la tranchée de Calonne, un tireur anonyme lui fracasse la poitrine, lui déchire l'épaule Lui aussi comme l'alezan, voit le sang gicler de son artère ouverte, lui aussi ressent la grande hébétude de la douleur, cette sorte de passivité inexplicable face au néant.

Le cheval doré est mort, l'officier a survécu. Ont-ils terminé la guerre, les deux autres compagnons de Maurice Genevoix ? « Gamin » tout d'abord, qui, facétieux, « embarquera » son cavalier encore inexpérimenté dans un galop fou à contresens des colonnes de soldats. Puis son ami, un demi-sang de hussard avec lequel une merveilleuse tendresse et une grande complicité s'établissaient : Maurice Genevoix n'est pas un « homme de cheval » au sens strict du mot, mais il retrouve pour parler d'eux la même émotion qui

l'étreint lorsqu'il se laisse aller à libérer l'immense amour qu'il a pour les animaux.

Aux Éparges, avant de monter en ligne les hommes se réunissaient sur le parvis de l'église. Parfois même, ils y passaient la nuit. Un oiseau peuplait leur solitude, leur peur, leur angoisse. Une chouette nichait en effet dans le clocher. Le hasard de ses chasses nocturnes la ramenait souvent au dessus du village, fendant l'obscurité de ses rectrices ouatées et silencieuses. Seul son cri déchire parfois la nuit, « et cette plainte, et cette forme vague ont donné vie (en moi) au sentiment inoublié d'une petite âme souffrante, pâle et fidèle, qui planait sur la peine des soldats » (**Bestiaire enchanté**).

Seule, au matin d'un dur combat, une merlette au vol saccadé vient égayer le champ de bataille. Les alouettes, très haut dans le ciel, grisollent à cœur joie :

« Alors, glorieux soldat, on se plaint de son sort ? Connais-tu la chasse aux alouettes, le miroir aux alouettes, le pâté d'alouettes, les alouettes sur canapé, alouette je te plumerai... Sais-tu que pour nous, la guerre a le même âge que l'homme ? Tuerie ou pas, laisse nous chanter notre joie à pleine gorge dans le soleil ».

Un peu plus tard, Maurice Genevoix reviendra aux Éparges. Il verra la forêt reprendre peu à peu possession de son domaine, les douilles de cuivre, les bandes de mitrailleuses disparaître sous la végétation, il verra les arbres régénérer leurs blessures, bourgeonnant autour des balles, il verra les éclaboussures de sang se ternir, s'effacer doucement sur l'écorce des troncs. Toute la forêt est de nouveau peuplée, et il y a lieu de s'étonner de cette extraordinaire vivacité de la nature capable de renaître de ses cendres tel le Phœnix. Et pourtant le massacre n'est pas terminé. S'en retournant, il croisera un camion américain portant des biches aux allures languides, des cerfs aux bois impressionnants, tués afin de servir à une quelconque ripaille. Violence ! Toujours violence ! Le théâtre des combats reste à ses yeux un lieu maudit, tout imprégné d'une odeur satanique. Il reverra toute sa vie ces longues files de morts entassés aux bords des routes, les mouches jouant dans la blondeur d'une moustache hier coquettement relevée, les rats grignotant des lambeaux de chair arrachés par les éclats des shrapnells. Et cette autre mouche, ce petit canon appelé « die Mücke » qui les harcelait sans arrêt, les maintenant couchés dans la boue des tranchées, pourra-t-il oublier son aboiement rageur comme une soif de tuer encore ?

Ce n'est qu'en rentrant chez lui qu'il retrouvera le calme auprès des animaux qu'il connaît bien. Il fera lever la femelle de Vanneau accouvée, qui montera haut dans le ciel couvrant la plaine, pour attirer l'ennemi par ses piaulements craintifs, loin des œufs adorés.

Et un matin, dans sa chère forêt presque solognote, il entendra le chant du Coucou « chante Coucou, chante le printemps. Chante la paix enfin revenue sur ma patrie libérée ! ».

CHAPITRE III — PECHE

J'ai oublié ma maison
Le nom que j'avais naguère.
Je ne sais que les saisons,
L'eau qui coule et la lumière.
Plus rien ne me sont les gens,
Leurs soucis et leurs rapines
Comme au vieux saule d'argent
Il m'est poussé des racines.

Ah respire,
Pêcheur vivant !
Oublie là-bas ta plume qui chavire
Oublie ta gaule
Et bois le vent
Comme là-haut les feuillages du saule
Ainsi laisse
Mille ans encore
Sereinement
Venir la mort.

(Chanson du pêcheur à la ligne . Bestiaire sans oubli)

Plus d'une coquette serait surprise si on lui apprenait quel est l'élément principal composant son vernis à ongles, ou bien les perles fines et artificielles qui palpitent doucement à son cou, harmonisées progressivement à la carnation de sa peau. Il s'agit de l'essence d'Orient, produit au nom révélateur des mystères de l'Asie, mais dont l'élaboration est bien plus prosaïque : ce sont des écailles broyées dans l'eau ammoniacale. Le mélange est lavé puis décanté. On le déshydrate ensuite à l'acétone. Le résultat en est cette substance nacrée qui, appliquée sur de petites sphères de verre, donne l'illusion de la perle fine.

De la joaillerie à la Loire, il n'y a alors qu'un pas, puisque les écailles si riches en guanine sont celles de l'Ablette. Franchissons le et suivons Maurice Genevoix enfant : dès l'aube il avale un grand bol de lait, l'excitation chassant loin de lui les limbes de sommeil. Il s'empare alors de ses gaules préparées la veille et dévale la rue pavée descendant vers l'eau. Là, sur le fleuve, reposent deux témoins du passé aujourd'hui disparus : les bateaux lavoirs, le grand et le petit. Dans les volutes opalescentes du savon étirées par le fleuve naviguent par bancs, en surface, des petits Poissons au dos gris bleu, au ventre blanc, aux flancs décorés d'un miroir de nacre. L'Ablette de Loire est bonne fille et se laisse volontiers taquiner par des lignes encore inexpérimentées : « J'ai commencé par ce fretin charmant, en

toute innocence je dirais, par jeu, sans soupçonner le moins du monde la cruauté que ce jeu là cachait peut-être » (**Tendre Bestiaire**).

Notons au passage le « peut-être » révélateur de la passion qui anime cet homme. L'ami des bêtes ressent très bien la douleur qu'il inflige, le pêcheur « enragé » ne veut pas vraiment se l'avouer.

Les gentes Ablettes de son jeune temps lui inspirent une immense gratitude. Aussi ne manque-t-il pas, lorsqu'il rencontre un cours d'eau de s'asseoir sur le parapet d'un pont pour converser, échanger des souvenirs avec ses amies tout en leur jetant quelques menues miettes de pain. Elles font remonter du fond de sa poitrine le « coup au cœur » qu'il ressentait lorsque, par aventure, un chevesne le « démontait », gobant sa mouche d'une touche puissante, faisant pressentir à l'enfant ce que seraient ses futures joies au contact des « Vrais » Poissons. Menue friture aussi que ces Vairons du Chasné. Maurice Genevoix avait un oncle notaire à Champigny, en Indre et Loire. A Champigny passe la Veude qui baigne le moulin du Chasné. Du haut du ponceau menant à la cour, il pêchait les Vairons en compagnie de son cousin. Une gaule et une épingle suffisent. Les voraces se précipitent en masse sur l'hameçon s'accrochant qui par la queue qui par le ventre dans la mêlée qui s'ensuit. Le jeune pêcheur est un peu honteux d'une pêche si facile et sans gloire, mais ébloui par la beauté des minuscules poissons : les flancs décorés de taches foncées bordées d'une bande plus claire, ils ont le ventre gris jaune, avec un fond à dominante olivâtre. En période de frai, le mâle surtout est magnifique avec son armure bleue et or aux reflets métalliques. Il sera frappé ensuite par la ressemblance qui existe entre le Vairon et le « Saumon du Lac St-Jean », de taille bien plus importante et qu'il a eu l'occasion d'observer au Canada. Il s'agit là de la première petite inexactitude que l'on est à même de rencontrer dans les « **Bestiaires** ». Le « Saumon du Lac St-Jean » est certainement une dénomination locale d'un Poisson appartenant au genre Salvelinus et non au genre Salmo. Il s'agirait à mon avis de l'Omble des fontaines (Salvelinus fontalinis) très courant dans les lacs canadiens et présentant effectivement quelques ressemblances morphologiques avec le Vairon. De même la théorie avancée par Maurice Genevoix selon laquelle ce Poisson serait un Saumon qui, bloqué dans un lac canadien et ne pouvant retourner à la mer, se serait adapté au milieu pour devenir un sédentaire, me paraît quelque peu empreinte d'un excessif transformisme. L'Omble des Fontaines est en effet fort bien accoutumé à son milieu à un point tel qu'il a été quasiment impossible de l'utiliser en Europe au repeuplement ou à la Salmoniculture. Un type ainsi stabilisé et incapable de s'acclimater au milieu ne provient certainement pas d'une adaptation. Il est de plus à remarquer que l'Omble chevalier (Salvelinus alpinus) son cousin, originaire du lac Léman, s'est fort bien développé en Europe, dans un milieu usuel pour lui. Par ailleurs, la migration des Saumons

correspondant à des besoins bien particuliers. La remontée des fleuves a pour but essentiel la ponte dans les frayères pour les adultes. Ces adultes appelés «charognards» après la ponte, étant donné leur état d'éthisie, **meurent immanquablement** s'ils ne peuvent emprunter le courant qui les ramènera à la mer. De même les tacons (jeune saumon de 12 à 15 cm) quittent la frayère pour regagner la mer lorsque leurs besoins nutritifs dépassent les possibilités du lieu de leur naissance. Il est alors évident que de tels Animaux bloqués pour une quelconque raison ne tarderaient pas à dépérir et à s'entredévorer. Leur nombre diminuerait d'autant, et encore faut-il admettre que la salinité basse des eaux douces n'aurait aucun retentissement sur leur santé et leurs possibilités de reproduction (la maturation des gonades s'effectue pendant la remontée des fleuves). Or l'Omble des fontaines est très courant et très vivace dans les grands lacs canadiens.

Est-ce, à tout prendre, une faute ? Qui a raison de Lamarck ou de Darwin ? Les contempteurs du Lamarckisme semblent l'emporter à l'heure actuelle, et l'adaptation au milieu paraît être un phénomène secondaire au cours de l'évolution des êtres vivants. N'oublions pas que, de surcroît, Maurice Genevoix est avant tout un écrivain, que ses connaissances zoologiques et biologiques sont déjà immenses pour un homme non spécialisé en la partie, et que de telles imprécisions ne revêtent pas un grand caractère de gravité au sein d'un ouvrage avant tout littéraire, auquel les Animaux ne servent que de trame à un ensemble de souvenirs (cf : définition du Bestiaire dans la IIème PARTIE).

Omble, Ombre, Saumon, nombreux sont ceux qui font la confusion. Et pourtant les «Bestiaires» savent nous parler des Saumons. Il s'agit des grands Saumons d'hiver, âgés de trois à cinq ans et qui se font prendre par le carrelet des toues lorsqu'ils remontent la Loire. Il fut un temps où leur migration était fort menacée par le nombre important de barrages ainsi établis sur le fleuve. Maurice Genevoix semble le regretter, de même qu'il regrette la capture par les mêmes pièges des grandes Aloses au Printemps, (l'Alose finte [Alosa fallax] s'arrêtant, quand à elle, aux estuaires) dont il nous décrit le frai nocturne et bruyant.

A ces temps révolus où l'Homme se permettait d'interrompre à son profit des migrations, qu'on nous laisse préférer l'époque actuelle où, se rendant compte du crime ainsi perpétré pendant des siècles, il bâtit des «échelles à saumons» le long des barrages et pousse même l'obligeance jusqu'à transporter les vieux «bécards» épuisés en automobile jusqu'à la frayère.

Cependant, il y aura toujours des pêcheurs de haute volée, comme Najard le forain et le pharmacien Laguide. Tous deux initient Maurice Genevoix à leur art.

Najard éduqua l'enfant à une pêche délicate : celle du Brochet Le corps élancé recouvert d'écailles fines, les flancs tigrés semés d'ocelles pâles, les nageoires anales et dorsales très reculées, le museau déprimé, une denture impressionnante, son aspect seul fait comprendre qu'il s'agit d'un fauve. Esox lucius est un des plus redoutables prédateurs d'eau douce en Europe. Au Canada, l'auteur des «**Bestiaires**» fera la connaissance de son redoutable frère, long de deux mètres : le Maskinongy (Esox nobilior). C'est un poisson vorace, mais subtil, qui ne se laisse pas abuser par n'importe quel leurre. C'est pourquoi Najard apprend au jeune pêcheur comment cintrer naturellement une Ablette sur le fil, pour que le vif ait dans l'eau un comportement naturel, les miroirs argentés de ses flancs excitant mieux la convoitise du brigand d'eau douce. Il lui montrera de même la façon de prendre le Brochet, les doigts enfoncés aux creux des orbites, pour éviter la morsure des redoutables mâchoires. Tout amoureux de la pêche rêve d'avoir «son» poisson. Tel est Maurice Genevoix qui s'imagine, vieillissant tendant à un vieux camarade complice une ligne démunie d'hameçon pour le simple plaisir de sentir sa touche.

Le pharmacien Laguide, pour sa part, montrera à l'enfant comment capturer le Chevesne, seul survivant encore tenace de la pollution qui règne à l'heure actuelle sur la Loire. Une mouche araignée que l'on imprègne d'huile de paraffine, beaucoup d'amour, le sens du soleil et de la rivière, et les poissons gris bleuté au ventre argenté, mouchetés de rouge aux nageoires tombent l'un après l'autre dans la «**Boîte à pêche**». Il y faut de l'attention car leurs bancs serrés sombrent dans l'obscurité propice du fleuve au moindre bruit. Joli poisson des moulins, on t'a donné de nombreux noms, et pour sa part, Maurice Genevoix ne renâcle pas à la tâche : Chevesne ou «Chevaine, ou Meunier, ou Chabot, Chavot, Chaboisseau Gerbeau ; ou gentiment, tout jeunot encore, garbotiau» **(Bestiaire enchanté).** Voilà qui est charmant, mais bien confus. Si Chevesne ou Chevaine ou Meunier peuvent s'appliquer à un Cyprinidé très courant dans la Loire et correspondant à la description qu'en fait l'auteur : Leuciscus cephalus ; Chabot, Chavot, ou Chaboisseau peuvent très bien désigner un membre de la famille des Cottidés : Cottus Gobio ou Chabot des rivières, poisson assez rare et très différent des Chevesnes avec sa tête cuirassée. S'agit-il d'une erreur grave ? Pour le profane, non. Pour le pharmacien Laguide, certainement. Un de mes amis, camarade de promotion de surcroît, grand pêcheur et aquariophile devant l'Eternel, et qui déplorait amèrement le faible peuplement des rivières toulousaines, bougonna dans sa pipe lorsque je lui soumis le problème. Il y était question de «gens qui feraient mieux . . .» qu'« écrire était une chose, pêcher une autre», etc.

Sans être aussi sévère, il faut bien noter que Maurice Genevoix lui-même reconnaît dans «**Jeux de glaces**» qu'on lui a souvent

reproché d'être un «faiseur». Il s'en défend assez mollement, mais on ne peut reprocher à un homme qui a la plume facile et l'imagination fertile de se laisser porter parfois un peu loin au gré de l'inspiration.

Et puis, la rêverie est si belle qu'il faut savoir de temps à autre enluminer la réalité, au cours de ses fantasmes. Les connaissances zoologiques de Maurice Genevoix nous étonnent assez souvent pour que ses failles puissent lui être pardonnées sans arrière-pensée.

Autre Poisson de Loire aujourd'hui bien menacé : le Barbeau (barbus barbus) qui doit son nom aux quatre barbillons situés sur les côtés de la tête.

Maurice Genevoix les pêchait du haut d'un pont, avec des grillons, sans flotteur, se guidant pour les ferrer à la simple sensibilité de sa main, au chatouillement mouillé des grosses lèvres qui palpaient le leurre.

Un jour de baignade, il aperçut un Barbeau vraiment royal, immense et majestueux. Ne pouvant résister à la tentation il se fabrique une sorte de lasso fixé au bout d'une gaule. L'orbe du fil remonte doucement de la queue aux ouïes, et soudainement, le départ du poisson et le coup de poignet du pêcheur se confondent. Cerclé d'une étreinte cruelle, le somptueux animal émit un bruit en jaillissant de l'eau.

Maurice Genevoix crut alors l'entendre «crier». Puis ce fut l'œil, l'œil tout rond cerclé d'or qui implorait la grâce, au nom des marsaults, au nom des Libellules et du soleil de cette belle journée. Il doit, aujourd'hui encore, voguer tranquillement au fond de la Loire et se chauffer paresseusement aux rayons qui pénètrent l'eau. Seule une cicatrice circulaire autour du cou lui rappelle de temps à temps que l'homme est capable de pitié.

Un autre homme était grand connaisseur de poissons. Il s'agit de Baffault, l' «Homme aux carpes». A Ozouer, il en «savait» une belle. Il lui suffisait de jeter son filet pour la ramener sous les yeux éblouis de l'enfant. Et pourtant, quel animal ! Par son poids, sa méfiance, sa défense et, point non négligeable, sa valeur culinaire, elle a fait battre le cœur de plus d'un pêcheur. Pour qui a déjà eu au bout de sa ligne la bête de bronze collée au fond, capable de faire dériver une barque, il n'est pas besoin d'explications.

Cyprinus Carpio n'existe plus à l'heure actuelle que sous la forme de trois variétés issues de la sélection dans la plupart des étangs français. Ce sont la Carpe écailleuse de Lanzitz, la Carpe cuir ou Carpe de Bohème, la Carpe miroir enfin, dont Maurice Genevoix tire de nombreux exemplaires des eaux calmes de Sologne. C'est sans erreur cette fois qu'il note qu'un autre Cyprinidé hante

le même habitat, à savoir la Tanche (Tinca tinca). Il lui arrive souvent d'en hisser une de la vase profonde où elle se terre. De couleur sombre, c'est un animal magnifique à la chair estimée, qui peut atteindre huit livres.

Autres animaux magnifiques que ces Anguilles luisantes de mucus, noires au ventre argenté, grosses parfois comme un poignet d'homme, qui quittent les eaux dormantes lors des crues d'été pour se rendre par les prés et les rivières au grand rendez-vous de la mer des Sargasses. En pays de Loire, on leur tend des lignes appâtées de queue de Lamproies ou bien d'Ablettes qu'elles garnissent à profusion quand on vient les relever. La gare de Champigny est toute entière envahie d'une forte odeur iodée, lorsque des centaines de ces migratrices mêlent leurs enlacements dans des bannes d'osier à destination des grandes villes. Cela ne serait guère important si on n'attendait pas leurs descendants aux estuaires des grands fleuves. Là, c'est par millions que les Leptocephales sont raflées par les épuisettes, afin de finir dans la friture. Personne ne semble se rendre compte du potentiel nutritif qu'elles représentent à cet instant. Combien de tonnes d'Anguilles en puissance sont elles aussi passées à l'huile bouillante sous la forme de quelques livres de larves ? Verra-t-on disparaître les Anguilles avant même que nous eussions pu élucider tous les mystères qui président à leur procréation ? Tout homme sensé se doit de s'émouvoir, et Maurice Genevoix s'émeut avec vigueur.

Désolation encore plus grande lorsqu'il nous parle de la Truite, cette véritable passion de bien des pêcheurs chevronnés. Il se plaisait à aller la taquiner, vive et joyeuse, dans les clairs torrents pyrénéens. La pollution a tout chassé, empêchant les œufs d'éclore, étouffant les adultes. Verrons-nous venir le temps où nous ne pourrons plus les montrer à nos enfants que «congelées», «cellophanées», en provenance directe des trutticultures ?

Cette étude de la pêche à travers les «Bestiaires» ne peut manquer de faire naître à l'esprit une amusante constatation. L'homme qui se révolte en Maurice Genevoix contre la destruction des Anguilles aux estuaires des fleuves ou contre la pollution des cours d'eau pyrénéens est le même qui a la nostalgie des toues, véritables pièges à Saumon de son beau pays de Loire.

Peut-être sommes-nous alors en présence du chauvinisme inhérent à tout homme amoureux de son terroir ? Mais il faut rechercher la vérité plus loin : à l'image des Dieux Lares, Maurice Genevoix présente deux aspects. D'un côté le sensitif libérant le Barbeau à qui il a fait mal, reprochant à son jardinier de tuer le Loir endormi, de l'autre le sensuel amoureux de la pêche. Il s'est toujours un peu reproché ce plaisir, ou du moins l'a toujours reproché à cet alter ego qu'il ne peut raisonner, qui ne peut voir une gaule sans se sentir des fourmillements au creux de la main.

CHAPITRE IV – CHASSE

«Certes, beaucoup de choses ont changé depuis 1900. Les chasseurs, qui étaient alors 40.000 soit quatre fois plus qu'en 1844, constituent maintenant une armée de deux millions de porteurs de fusil. La raréfaction du gibier n'est plus le fait du seul braconnage».

(G.M. VILLENAVE)

Voilà bientôt six mois qu'ils vivaient au cœur de cette forêt, chassés toujours plus loin par la loi et leur statut de «Bêtes fauves». Ils avaient errés de layon en layon, de clairière en clairière, avant d'aboutir au creux de ces taillis où ils avaient établi leur bauge, sur un versant ensoleillé. Il y avait bon temps qu'ils avaient abandonné la compagnie, et une sorte d'amitié s'était établie entre eux. Pour qui les apercevait au débucher, c'était un spectacle inoubliable. En premier venait toujours le grand vieux sanglier, au sombre pelage, les écoutes dressées, le boutoir palpitant, tout imprégné d'une méfiance acquise au cours des ans, ainsi qu'en témoignaient les nombreuses cicatrices qui couturaient son armure. Ensuite venait son page, un ragot déjà âgé, presque un tiers-an, qui suivait le vieux mâle depuis une année déjà. Il le suivait sans que le solitaire parût même s'apercevoir de sa présence, mais il savait que tous deux se rassuraient mutuellement, l'expérience du plus âgé mettant un frein à l'insouciance et à la vigueur hors du commun du plus jeune.

En ce pays riche, les mangeures de la nuit leur avait permis d'atteindre leur pleine prochaison. Plus d'un champ avait été saccagé de leurs piétinements, de leurs boutis et de leurs vermillis. Lorsqu'ils rentraient au matin, le jeune cochon impatient assistait chaque jour au même rituel. Les souilles étaient une à une visitées et les traces entremêlées soigneusement avant de rejoindre le taillis ; non sans raisons car elles étaient bien connues dans la région. Appuyées en pince, contrairement à celles du Porc, elles laissaient chez le vieux sanglier des rides caractéristiques entre le talon et les gardes. Il était de plus pigache, marquant ainsi une empreinte que nul ne pouvait confondre avec celle de son jeune compagnon. Comme il sied à des mâles gênés par leurs suites, leurs postérieurs étaient écartés, ce qui permettait à n'importe quel piqueux expérimenté de les différencier des laies. Ce matin-là, bien que la quête des limiers débrouillant les voies fût silencieuse, le vieux solitaire était inquiet. Il avait perçu les brisées laissées par les traqueurs,

afin d'indiquer les rentrées en leur enceinte. Ce petit claquement sec, il le connaissait bien pour l'avoir entendu maintes fois. Il calma néanmoins le ragot, qui se mettait sur pieds, d'un rude coup d'épaule ; ne trahissant son émotion qu'en aiguisant un peu plus souvent ses défenses à l'émail de ses grès.
C'était devenu une sorte de manie chez lui. (Il était miré, et ce geste perdait du même coup toute utilité.)

Soudain, dans le milieu du jour, éclata le recri du vautrait. Les chiens avaient trouvé la voie, et le vent leur portait les cris de ces griffons mâtinés, bien gorgés, allant bien à la chair.

Il n'y avait pas de danger qu'ils fissent buisson creux ; le solitaire se dressa seulement, sans bouger d'un seul pouce. Il écoutait loin, là-bas, sous le vent, à l'extrémité opposée à la partie du bois où la meute parlait.

Et tout à coup, ils furent là, aboyant à pleine gueule. Le ragot allait fuir, mais ce qu'il vit le fit broncher. Le vieux sanglier était au ferme, un grand corniaud roux lui soufflant au poil. Il se refusait à partir derrière lui, décousant même le grand roux trop ardent qui s'en alla rebondir contre le tronc d'un arbre, les entrailles pendantes. La hure basse, il attendait les vautres, l'œil en furie, cassant la noisette, ne cédant pas d'un pas. Les chiens commençaient à le coiffer quand les rabatteurs arrivèrent. Et là, tout à trac, il chargea, écrasant la meute au passage. Son page hésita une seconde, puis perça au fort pour le rejoindre, percutant un taillis de ses cent quarante livres.

«Vlô, Vlô !» Trop tard, ils avaient rebroussé, s'échappant au travers de ceux qui auraient dû les pousser vers les tireurs embusqués sous le vent. Le temps de rallier les chiens, ils étaient déjà loin, la vrille fièrement portée, se forlongeant à la recherche d'un autre territoire.

Nombre de battues, fussent elles même «peignées» se terminent ainsi. Le cochon est un fauve, dangereux et intelligent, capable d'improvisation. Les veneurs le savent bien, qui recherchent un rembucher précis, mais sans laisser le limier travailler de trop près ; qui attaquent de meute à mort, sans rapprocher, chassant en avant, tant pis pour les clabauds ou les musards ! On n'arrête jamais la tête, on ne relaye pas. Si le sanglier peut se reposer devant les chiens, on ne le forcera jamais. Il est résistant et sait se ménager. S'il est sur ses fins, il tiendra tête plusieurs fois, décousant de nombreux chiens, à tel point qu'on conseille de le servir dès que possible, même non coiffé, à la carabine et à cheval ! Le Duc de Brissac, conseille de «ne servir au couteau qu'en cas d'urgence», et il précise «le sang-froid est ici nécessaire». On sait ce que veulent dire ces mots dans la bouche d'un homme de cette trempe !

Ce n'est pas Grenou, le braconnier, Grenou le tueur, qui démentira cette assertion, lui qui fut mutilé aux défenses du Pigache, en voulant l'achever au fond du fossé où son coup de fusil sournois l'avait fait culbuter. («**La dernière harde**»). Car l'on chasse aussi le cochon à l'affût, même de nuit. Tout est bon pour le détruire, l'éloigner des récoltes.

Maurice Genevoix, cependant, nous conte une anecdote savoureuse : il s'agit de la reprise du gibier dans le parc de Chambord. On rabat les bêtes dans une enceinte close de banderoles, puis on panneaute à l'intérieur. Un ragot, lancé de toute sa masse avait percuté un panneau, se trouvant ainsi empêtré dans les mailles. L'auteur prétend à ce moment qu'un grand vieux sanglier serait passé au travers. Tel n'est pas mon avis, les ragots, tiers-ans et quartaniers étant en général plus robustes que les solitaires. Toujours est-il que notre Suidé fut capturé, non sans difficultés. Lorsque Maurice Genevoix quitta le parc au soir, le cochon était en train de pulvériser, avec la calme obstination qui caractérise sa race, la troisième cage dans laquelle on avait dû l'enfermer après la destruction des deux autres.

Il se plaît alors à imaginer la bête noire s'éloignant sous la lune, par les layons de la forêt vers sa compagnie ou sa troupe de grosses bêtes, vers sa liberté.

Massif, courageux, résistant, obstiné, intelligent . . . certains piqueux ne veulent plus que courre le sanglier et on les comprend ! Quel monde fascinant et complexe que celui de la vènerie ! Les «**Bestiaires**» nous révèlent une chose étonnante : ce vocabulaire, ces coutumes ancestrales remontant à Gaston Phoebus, Maurice Genevoix ne les connaissait pas. C'est en écrivant «**La dernière harde**» ou «**la forêt perdue**» qu'il a cristallisé toutes les connaissances acquises en écoutant de vieux piqueux, en suivant un valet de limier, en assistant aux veillées solognotes. De proche en proche, il s'est assimilé à ses héros, recréant tout un monde inconnu, pour lui. Et de quelle façon ! Le Rouge, le Brêche pied, le Pélerin, l'Epi noir, la Brehaigme, autant d'exemples concrets, autant de gagnages, de ressuis, de rembuchés décrits avec une minutie et une véracité frappantes. On peut, certes, relever quelques petites inexactitudes au fil des pages de la «**Dernière harde**», mais les Orfosses mouillées auront éveillé plus d'une jeune intelligence à l'amour de la nature.

On a beaucoup écrit sur la chasse à courre les bêtes douces. D'aucuns la décrient, d'aucuns la portent aux nues. Il est certain qu'un beau découplé de chiens ardents, prenant le droit sur la voie fuyante, guidés par le piqueur cape à la main, se récriant quand ils empaument la voie, le tout accompagné de la sonnerie du «Lancer» et de la fanfare de l'équipage, constitue un spectacle de choix,

émouvant à force d'être sauvage. Il n'en est pas moins sûr que la vue d'un cerf emperché levant au ciel ses yeux morts, ou le vrai carnage que constitue une curée chaude feront chavirer bien des cœurs. Les hommes primitifs qui peignaient des scènes de chasse sur les parois des grottes de Lascaux ou d'Altamira étaient des instinctifs. La chasse était pour eux un besoin vital, et comme nombre de besoins vitaux était assortie d'une stimulation : le plaisir. Puis les humains ont évolué ; en même temps que leur cortex, se développaient certains sentiments tels que la pitié ou la charité. Aujourd'hui, nous sommes en porte à faux constant entre notre ancêtre des cavernes et les êtres sensibles que nous sommes devenus. Maurice Genevoix n'échappe pas à la règle, l'outrepassant même un peu : il est plus pêcheur que chasseur, respectant inconsciemment le sang chaud des mammifères aux dépens des pauvres hétérothermes. Cet anthropomorphisme latent est bien mis en valeur par la douleur communicative qu'il ressent lorsqu'il retrouve un grêbe au bout d'une ligne abandonnée dont l'hameçon avait déchiré maints poissons.

La passion cynégètique reste cependant puissante chez nos contemporains : «la chasse a ceci de particulier et de rare qu'elle ensorcèle ses heureuses victimes par tous les bouts si l'on peut dire, qu'elle les prend à la fois par le cœur et par les muscles, par la raison et par la peau, par tous les sens et par tous les instincts, par tous les goûts, sains et moins sains, élevés ou quelque peu bestiaux de leur essence . . .».

(T. BURNAND «LA CHASSE»).

Désireux de ne pas laisser le cerf où je l'avais quitté, la nappe jetée sur les entrailles, je ne saurais que recommander aux âmes sensibles de se réconforter en lisant un poème de Maurice Genevoix dédié par lui aux biches des Eparges : «Le berceau».

«Tout coi, les chiens de l'équipage !
Arrière donc ! Holà vilains ! . . .
. . . Blanchelice ! Olifant ! Tontaine !
Couche, la meute et reste en plan ! »

Suivons néanmoins Blanchelice et Olifant, peut-être s'agit-il de Tapageant ou de Pille le Fox, aux trousses d'un compère tout en ruse et en panache qui leur donnera, gageons le, du fil à retordre.

Eh oui ! Renard, tu ne finiras pas de faire parler de toi. Il est loin le temps où tu étais roi en Maupertuis, aimant ta douce Hermeline et adoubant tes fils «Chevaliers de Renardie». Voleur de coqs et de gélines, on te pourchassait alors. Plus tard, les Anglais inventèrent, le fox-hunting, où tu brisas leurs meilleurs chevaux, te cachant même sur les saules tétards. Aujourd'hui c'est la rage qui t'atteint et te fait exterminer, asphyxié à la chloropicrine. Celà ne t'empêche pas de te toujours bien porter, dépassant en de nombreuses

régions la proportion que l'on t'a fixée d'une unité pour deux cent cinquante hectares. On donne de nombreuses raisons à ta persistance, certains invoquant la disparition des Rapaces, tes concurrents, d'autres la suppression des armes après la guerre en Europe Centrale. Qu'on me laisse plutôt croire que ta ruse et ton courage expliquent seuls ta résistance.

Les «**Bestiaires**» nous racontent une bien triste histoire à ton sujet : Maupertuis avait été découvert et on y avait mis les Fox.

Las ! Le maire était vide, la fosse également, seul l'accul protégeait quatre renardeaux dont trois furent étouffés lors du déterrage.

Renard était parti à la chasse et Hermeline, croyant ses petits en sécurité avait fui par une issue dérobée.

En fait, compte tenu de l'âge des renardeaux, il est probable que le père et la mère avaient changé de terrier, ne revenant à leurs enfants que pour les nourrir et jouer avec eux. Ce n'était donc pas Maupertuis mais la pouponnière qui avait été ainsi saccagée. L'homme dépité poussa donc plus loin et attacha le petit restant à la gueule du terrier, piégeant les alentours.

Il jappa tant et si bien toute la nuit qu'au matin les parents étaient pris. La réflexion du garde ramenant les rousses dépouilles est significative du malaise qu'il ressent par devers lui : «Ça a quand même un cœur, ces sauvages !».

Ce cœur, ce courage, je les ai vu honorés un matin en Auvergne. Nous étions à l'affût d'un petit bois, sous le vent, derrière un rocher.

Dans le couvert, un roquet menait ardemment de la voix suivi par quelques chasseurs. Tout à coup, au débucher, surgit un renard majestueux, roux cendré, avec un collier argenté. Il arriva vite, mais sans vraiment se presser. A la lisière, il se rasa dans les herbes, puis se dressa, prenant grande quête, une patte négligemment levée. Derrière lui le chien, empêtré dans les ronces criait de plus belle. Le goupil se retourna lentement avec un dédain magnifique et partit tête haute à découvert, en trottinant, sans nous avoir éventés. A mes côtés un fusil se leva, puis s'abaissa : «Chapeau bas, Messire !»

On ne peut évoquer «Maître Renard» sans que surgisse l'ombre sinueuse et inquiétante de son complice, de son «faire valoir» : Ysengrin. Les terreurs de notre enfance étaient peuplées des longs hurlements modulés des romans de Curwood. C'est ce souvenir qui fait battre le cœur de Maurice Genevoix dans sa tente, sur l'île du grand lac Kaoupscouta ; qui l'étreint d'une grande angoisse à Skansen, le parc zoologique de Stockholm, lorsqu'au lointain les loups, assis dans la neige, font monter à la lune un long cantique de désespoir.

«Au loup ! Au loup !» Trop tard ! Le fauve avait bondi, emportant l'agneau détaché du troupeau. Peurs ancestrales, malédictions venues du fond des temps. Il fallut les hussards et les dragons pour combattre la Bête du Gévaudan en Aubrac, il faut maintenant des hélicoptères et des tireurs d'élite pour abattre les loups sibériens. Tant et si bien que si les lieutenants de louveterie subsistent en France depuis l'arrêté du 19 pluviôse an V ils n'ont plus de gibier à forcer. Ysengrin a disparu, on ne verra plus de courres qui durent trois jours, mais on continue à trembler dans les chaumières.

Pour clore l'étude de la vènerie, nous nous intéresserons maintenant à la petite vènerie, inaugurant par là même le chapitre du petit gibier.

En premier lieu vient le Lièvre. Sa raréfaction fait qu'on ne le chasse guère plus à cheval en France. Celà est bien dommage car il s'agissait d'un sport particulièrement captivant. Ainsi que l'indique Maurice Genevoix, la fuite de l'animal n'est pas une couardise, là réside en effet son seul moyen de défense. Doté d'une belle pointe de vitesse, il essaiera de se forlonger dès qu'il sera lancé par les chiens. Mais quand il atteint le couvert, tout change. Il prend son contre, établit des hourvaris, randonne, revenant ainsi à son point de départ pour se flâtrer dans l'herbe haute. Le change est courant dans les régions bien peuplées, mais il ne le recherche pas.

Il est alors très difficile de démêler les voies. A la chasse «devant soi» le problème est le même, et plus d'un chasseur a vu revenir son chien quelques heures après le lancer, épuisé, désolé, la langue pendante, bredouille. Les «Bestiaires» nous renseignent à merveille sur la biologie du lièvre, en particulier sur les mœurs amoureuses. Maurice Genevoix a souvent entendu la nuit, dans les tranchées, des débandades qui ne devaient rien à la peur.

Il suffit de voir que l'on lève parfois quatre ou cinq bouquins sur une surface réduite, tout simplement parce que ces «Messieurs» se sont battus trop longtemps pour les beaux yeux d'une hase, et n'ont pas eu le temps de se gîter. Il est simplement à regretter que l'ouverture du Lièvre se déroule trop tôt dans notre pays, permettant aux chasseurs d'abattre des femelles en train d'allaiter, et que la tularémie ait exercé bien des ravages en leur sein. On peut de même déplorer que le repeuplement s'effectue pour la destruction immédiate, sans presque de possibilités de reproduction.

Autre Rongeur qui eut autrefois les honneurs du courre, bien que de façon artificielle puisqu'il fallait boucher toutes les gueules de la garenne : Le Lapin. Nous parlant de lui, Maurice Genevoix donne une magistrale leçon de braconnage. Il connait son fait et nous le prouve : collets, bourses et furetage, grillages, lanterne, tout y passe.

L'ombre immense de Raboliot se dresse, nous racontant. Et pourtant, alors que le futur prix Goncourt échafaudait son roman il a essayé de rencontrer un véritable «braco» de Sologne. On prit rendez-vous dans une auberge retirée mais l'homme, méfiant, ne vint pas. Force fut donc d'écrire «Raboliot» sans conseiller. Mais en était-il vraiment besoin ? Tous les détails que donne Maurice Genevoix sont criants de vérité. Il faut donc croire que le véritable expert, c'est lui. On s'imagine mal un vénérable Académicien éblouissant des lapins au faisceau ardent de sa lampe à acétylène pendant qu'un comparse les hypnotise avec une clochette et qu'un tireur adroit les fait bouler au cul levé les uns après les autres ; et pourtant . . .

Maintenant, lorsqu'il se rend à la rabouillère où il aimait à observer les jeux, les salutations nez à nez, les tambourinades endiablées des petits Rongeurs de nos campagnes, il ne trouve qu'animaux perclus, au faciès hideux, tuméfié, traînant leur peine en une grande plainte qui hante les clairières. La merveilleuse abondance des charmants lutins qui égayaient les bois et les champs a été stupidement frappée à mort par un Monsieur que ces garennes dérangeaient. Que chacun fasse de même, et il ne restera plus beaucoup d'espèces sur terre. Maurice Genevoix s'en émeut, se révolte. Se révoltent aussi les milliers de chasseurs pour qui le plaisir autrefois sans conséquences de diminuer le le nombre des lapins se transforme actuellement en assassinat.

La dernière bête de vènerie décrite dans les **«Bestiaires»** est la Loutre. Celà peut sembler bizarre, mais le courre de cet animal a bel et bien existé : les chiens, roquets hargneux et courageux, bons nageurs si possible, vident les catiches. Les veneurs suivent à pied, traversant la rivière au gré de la chasse à l'aide d'une perche. Chasse sportive s'il en fût !

Ces Loutres, Maurice Genevoix vieillissant les a vues jouer «à l'état de nature» dans un étang au fond du parc de Chateauneuf sur Loire, un soir où sa flânerie l'avait amené sur les lieux où il venait enfant. Prémonition, caprice du sort ? Ces ébats joyeux, ce glissement subtil de l'animal dans l'eau, cette puissance des pattes palmées, il les avait déjà décrits dans **«l'Aventure est à nous»**, édité en 1952. Face à un tel phénomène, il comprend que la nature à des mystères qui nous dépassent, étant donné que nous ne sommes pas assez purs pour accéder à la vérité.

Et nous le prouvons. De Dunkerque jusqu'à Bordeaux, c'est un véritable tir de D.C.A. qui accueille les grands migrateurs. J'ai entendu certains chasseurs parler de cent pièces les jours de forte passée, quand il gèle et que la lune est pleine. Pourquoi ce massacre ? Dès l'automne, on assiste aux premières migrations. Que vienne un temps très froid au nord de notre pays, et c'est la ruée. Les escadrilles de Canards descendent vers le Sud en une

impeccable formation triangulaire. Il fut un temps où ils aimaient à se reposer dans nos estuaires, à peupler nos marais de leur joyeuse turbulence. De nos jours, ils préfèrent s'arrêter aux Pays-Bas ou en Belgique, là où le plomb ne les cingle jamais. Les canaux d'Amsterdam regorgent de Colverts et de Milouins, les bovins de Frise connaissent bien le claquement bref d'un vol de Sarcelles démarrant au ras de l'eau. En France, le Canard, intelligent, croise à altitude respectable, et ne se pose qu'en cas de nécessité.

Et pourtant, quelle chasse captivante quand elle est bien menée ! Au gabion ou à la hutte, il faut toute la ruse des vieux «canardiers» pour bien disposer les appelants. A la passée, il faut avoir le coup de fusil sûr et précis. «Gibier passé, gibier manqué». Le Colvert, le cou tendu devant ses ailes profilées, est bâti pour la vitesse. De son vol émane une puissance qui coupe le souffle. Bien souvent on reste l'arme baissée, frappé de stupeur par cet obus qui a traversé l'espace dans une succession de battements nerveux et secs.

Dans les **«Bestiaires»**, Maurice Genevoix a créé une nouvelle race de canards. Il s'agit du «Canard à fusiller». Imaginez que l'on recueille précieusement des œufs de cane. Il suffira de les mettre à incuber dans des couveuses ultra-modernes pour voir éclore des centaines de canetons destinés à être tirés. Mais que passe un vieux Malard dans le ciel, et son appel risque fort de faire décoller la troupe, vers un cap connu de longue date, de naissance. «Non sum uni angulo natus», les Anatidées sont de tous les pays, de tous les voyages. Leur liberté est acquise dès le premier jour, et personne ne pourra jamais aller contre. Peut-être est-ce par dépit, qu'on les «canarde» (puisque le terme existe) eux, les Oiseaux du vent, des tempêtes, qui voguent sur les grands lacs canadiens ou les côtes d'Afrique.

Sarcelles, Colverts, Tadornes et Morillons, je les ai vus s'ébattre joyeusement au Regent's Parc de Londres : les miroirs des ailes scintillent, un Plongeur sonde, le croupion en l'air, l'eau glisse en fines gouttelettes sur le plumage doux et imperméable. Libres, ils s'envolent, reviennent, glissent sur l'eau, se font la cour . . . certes, un très beau spectacle ! Mais où sont les équinoxes d'antan ?

Petits «Vadeurs» des grèves, Courlis, Chevaliers, Pluviers et Vanneaux, votre vol tourbillonnant viendra-t-il encore peupler nos plages ? Entre la marée noire et le plomb de huit, il vous faudra bien du courage pour survivre.

Suivons l'air du large par la vallée de Loire, et revenons à Chateauneuf où l'on nous raconte le petit gibier à plume.

«Tît, tît». Après avoir bien rusé au nez du chien elle est partie, de son petit vol tremblotant, en pépiant. A hauteur de poitrine, elle reste dans le soleil. Le coup de fusil est hasardeux et Maurice Genevoix enfant écope de quelques grenailles. Quand à la Caille,

elle vole encore. Peut-être reviendra-t-elle une autre année d'Afrique nous conter la légende des Oiseaux blancs (**«L'Ecureuil du Bois bourru»**). Il est pénible, tout petiot encore, de trottiner derrière le grand pas des chasseurs. La Perdrix piète, puis se lève. La giclée de plombs fait une éclaboussure de plumes. On la ramasse, on lui tape la tête au talon de la botte. Le jeune garçon a juste le temps d'apercevoir le fer à cheval d'un roux ardent qui marque la tendre poitrine. On lui tend la pauvre bestiole et, tout peiné, il la glisse dans le carnier poisseux de sang.

De même pour l'Alouette, boule de plumes débordante de joie de vivre, chantant à Phoebus son hymne de bonheur et, tout en grisollant, se rapprochant du fatal miroir qui l'attire de ses scintillements.

Maurice Genevoix ne fut jamais un chasseur «acharné». Les repas de chasse, les rites des «Contes de la Bécasse» soulèvent au fond de son être un vague écœurement. Pour lui plane toujours l'odeur de la mort au-dessus des dépouilles aux plumes ébouriffées. Son dernier coup de fusil fut l'objet d'une fatale méprise : voulant défendre, aux «Vernelles», le Merle joyeux contre l'attaque de l'Epervier, il tua l'Engoulevent du matin qui passait par là. De ce jour il ne tira plus jamais.

Il serait inconvenant de quitter le chapitre de la chasse sans parler d'un auxiliaire précieux de l'homme : le Chien. Quand Raboliot chasse la nuit, il a «pour compagnon le halètement chaud d'Aïcha, sa forme ardente et sombre et ses bonds meurtriers». Chiens de braconniers, chiens de haut lignage, ils ont tous un point commun : l'amitié qu'ils nous donnent. Grands bleus de Gascogne, Gasco Saintongois, Français tricolores bien gorgés, votre cri bitonal fait vibrer les sous-bois ; chiens de la «grande meute», ardents à la chasse, Pointers et Braques à l'allure noble, à l'arrêt impeccable, Setters magnifiques à la majestueuse quête, Fox et Teckels, sombres travaillerus acharnés au fort des terriers, Epagneuls, Retrievers, puissiez-vous longtemps encore chasser en notre pays de France ! Vous êtes les garants de la persistance du gibier, l'homme vous doit d'assurer sa survie.

CHAPITRE V — VOYAGES

«J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats»
(Beaudelaire — Les Fleurs du Mal).

Ecrivain naturaliste, émule de Maupassant, presque romantique encore, Maurice Genevoix fut tenté fort tôt par l'Aventure. La manière dont il la ressentait s'exprimait au mieux par le voyage, le voyage en tant que concept, l'acte gratuit tel qu'il nous est décrit dans «la Vallée», un film de Barbet Schroeder.

Au temps où il terminait ses études, il ne désirait pas réellement devenir enseignant. Il se voyait bien mieux faisant le tour des universités étrangères, passant de pays en pays, découvreur des temps modernes.

Le sort n'en voulut point ainsi, mais il lui fallut néanmoins étancher sa soif de nouveauté. Il suffit que la plainte d'une mouette déchire la vallée de Loire pour qu'il se sente l'envie de la suivre au long des grands courants océaniques. Où que les hasards de l'aventure le mènent, il garde le même esprit curieux, le même don d'observation. L'art de la formule, le sens de l'ambiance lui permettent toujours de nous faire ressentir en quelques lignes les mystères de pays qui nous sont inconnus. L'amour des bêtes le guide également, et chaque étape de sa longue route se verra jalonnée d'animaux étranges, exotiques, devenus néanmoins plus familiers dès que la plume de Maurice Genevoix s'attache à les dépeindre.

Au travers des **«Bestiaires»** aussi, il nous est possible de le suivre dans sa quête d'horizons nouveaux :

Le Castor nous emmène en Colombie, plus précisément à Banff, dans les Montagnes Rocheuses. Il nous fait découvrir là un parc, une idyllique réserve zoologique, où l'homme et les animaux vivent de concert, en parfaite entente. Le cousin de nos Bièvres d'Europe se laisse toute une soirée observer sans manifester le moindre ennui. Il est vrai que Buffon nous avait prévenu : «Il n'est fait ni pour servir, ni pour commander, ni même pour commercer avec une autre espèce que la sienne». Il vaque à ses occupations, bâtisseur infatiguable, ne perdant ni une seconde ni un geste, mais toujours sans se presser. Maurice Genevoix peut ainsi

le regarder vivre et travailler, nimbé de milliers de bulles d'air constellant son pelage, assortissant, coupant, disposant les branches de bouleaux destinées à édifier son barrage. Il note la différence considérable qui existe entre l'animal dans l'eau et l'animal sur le sol : la queue apparaît alors, rendant impressionnante sa longueur, donnant de la bête une sensation de puissance démesurée.

Un peu plus loin, un couple d'Elans en pariade entremêle deux masses imposantes en de douces caresses. L'Elan est d'une taille gigantesque, bien supérieure à celle de nos Cervidés. Au temps des amours, c'est la femelle qui appelle le mâle, d'un cri qui fut imité devant Maurice Genevoix dans les forêts du Québec à l'aide d'un appeau. C'est ainsi que l'on attire l'amoureux pour l'abattre dans la toundra canadienne. Mais gare à celui qui ne se rangera pas, sur la route menant le prétendant à sa belle. Il sera piétiné, laminé comme par une locomotive. Quant à l'écraseur, il aura filé, déchirant la ramure à l'aide des deux mètres d'envergure de ses bois, ne se rendant même pas compte qu'un obstacle imprévu s'est dressé devant lui. Images de paix, malentendu enfin dissipé entre l'homme et ses frères animaux : les Shipmunks sautent à hauteur de poitrine pour cueillir délicatement une friandise entre les doigts du touriste, dans le sifflement des Marmottes. Ces mêmes Marmottes, il les retrouvera dans les Laurentides, «petits rigodons à moustaches» (au sens militaire du terme), jaillissant de leur terrier pour y replonger aussitôt.

Un garde de la réserve raconte à Maurice Genevoix l'histoire de Hauk, le Mouflon, qu'il a pourchassé longtemps, le traquant de piton en piton pour en faire un ami finalement, le seul de sa race qui se laisse approcher par l'homme, qui consente à ce qu'on le flatte d'une main légère. Cette merveilleuse aventure nous est contée, un peu dramatisée, dans «**Eva Charlebois**».

Mais la trêve ne peut durer longtemps. Au lac de la Truite, le pêcheur impénitent qu'est l'auteur des «**Bestiaires**» ne peut s'empêcher de faire un véritable massacre de ces vifs poissons. La surface était horripilée par les gobages, les voraces se jetaient sur la mouche, s'empalant à l'hameçon. C'est dans un bateau plat résonnant comme un tam-tam aux soubresauts d'agonie des truites que Maurice Genevoix rentrera le soir, dans la féérie bleutée des grands lacs canadiens.

C'est pourquoi, la nuit, tous les Loups du monde, celui du Zoo de Skansen, ceux de Charlesbourg près de Québec, ceux de grand Lac Kaouspcouta posent leur derrière dans la neige, lèvent à la lune leur long museau sanguinaire, closent leurs yeux d'or et déchirent le silence de la lourde plainte du désespoir animal.

De même, la trompe de bronze d'un grand noir Aoussa émeut la nuit, à Kano, en Nigéria, pour annoncer l'arrivée des longs

courriers à l'aéroport. Cela ne dérange nullement les Geckos occupés à leur chasse ni les Mouches grandes propagatrices de trachome, cela se contente de réveiller le voyageur d'Afrique, constituant pour lui un des premiers tracas de ce continent tout neuf. Petite misère aussi que ce «cram-cram», compagnon de notre Aoûtat, qui contraint le touriste à se livrer à de grotesques contorsions pour calmer son prurit intense. Ajoutez la kyrielle des gens grognons, «vieux broussards» inhospitaliers qui ne comprennent pas ces gens venus d'ailleurs pour se promener, et vous aurez un tableau complet de ce qu'il faut supporter pour accéder aux merveilles africaines.

Ces contingences dédaigneusement balayées, il vous sera alors possible de découvrir, en haute Guinée, de magnifiques corolles jaunes et frissonnantes qui s'envoleront quand vous voudrez les toucher, vous laissant aux doigts quelques écailles pulvérulentes. Ces grands Papillons, Maurice Genevoix les compare aux Piérides de son jardin, n'oubliant pas son terroir même au cœur de la brousse. C'est la grande Couleuvre, bonhomme et amicale des «Vernelles» que lui rappelleront les Vipères cornues de l'Institut Pasteur. Un seul détail, elles sont un peu plus dangereuses et un peu moins nonchalentes.

Les Cailles du Maroc, les Hirondelles de tous les toits du monde, les Canards s'ébrouant à toutes les eaux seront pour lui autant de traits d'union avec sa bonne Loire.

Il verra l'homme se dessiner en contre-jour derrière les Chimpanzés de Kindia ou le fameux Boubou, en Guinée. Les cris plaintifs d'un jeune singe que son chauffeur blesse sur une piste africaine le rendent tout à coup très proche de ce cousin éloigné. Le jeune Boubou hurlant son désespoir après avoir été «mis à la porte» de la maison de ses maîtres lui rappelle certaines colères d'enfant. Spectacle savoureux enfin que le repas des trois Chimpanzés de Kindia ! Il y avait là un vieux mâle, une jeune femelle et un adolescent. Maurice Genevoix ne peut se retenir de pouffer en voyant la donzelle servir respectueusement le barbon tout en faisant passer derrière son dos les meilleurs morceaux à son jeune amoureux.

Molière n'est pas mort dans la grande comédie animale, ni même dans la comédie humaine. Si le jeune voyageur ne brosse pas toujours du Singe un portrait flatteur, c'est sans doute parce qu'il ressemble trop à l'homme. Il est parfois pénible de se contempler au reflet d'un animal qui possède tous les défauts, tous les vices dont on est entaché.

Heureusement, les Girafes du zoo du Caire sont là, confondant les ocelles de leurs longs cous amoureux. Quelle tendresse, quelle merveilleuse amitié ! Cela réconforte et donne à penser que tout n'est peut-être pas perdu. Il reste encore un espoir dont la durée

est mesurée par les pas de métronome d'une merveilleuse machine hydraulique, à tête chercheuse montée sur un long flexible, à l'allure démente et baroque. Maurice Genevoix reste confondu devant l'étrangeté d'un tel Oiseau. Seule concession à la réalité : l'œuf lisse, blanc et pur de l'Autruche.

Univers féérique, poétique aussi, que celui du stade d'Olympie piqueté par la pointe de feu des lucioles, les mêmes qui ont dû papillonner autour des athlètes de la Grèce antique. Ces feux de Saint Elme crepitaient aussi dans une nuit aride du Yucatan, près d'une hacienda. Les sauvages rodéos de l'après-midi ont une odeur de corrida. Comme le précise Maurice Genevoix : «Tous les deux ans, trois hommes sont mortellement blessés, deux cent quatorze en un siècle et demi. Mais dans la seule saison 1957-1958, dix mille taureaux ont été mis à mort.» . . . Chauves, crochus, malhabiles, déplumés, les Urubus planent et se posent en hoquetant comme des suppôts de l'enfer chargés de nettoyer le monde de ses charognes. Notons au passage qu'au nom scientifique d'Urubu, Maurice Genevoix préfère la dénomination mexicaine de Zopilote, se réservant ainsi le plaisir de clore ses «**Bestiaires**» d'un «Z» resplendissant. L'abécédaire est bouclé, mais la soif de voyage est-elle étanchée ? Qui pourra jamais savoir ce qui pousse l'homme à découvrir sa planète, et bientôt d'autres astres ? Des sources du Nil à l'Océanie, le périple paraissait impossible, de fragiles radeaux de papyrus le réalisèrent pourtant.
Ulysse des temps modernes, Maurice Genevoix se plut lui aussi à aller cueillir toujours plus loin les fruits de l'Aventure.

CHAPITRE VI – CONTES ET RECITS

«Il y avait une fois, ô ma Mieux Aimée, il y avait dans la mer une Baleine, et qui mangeait les poissons»

(KIPLING – Histoires comme ça).

Les contes, les légendes et les récits ont ceci de particulier qu'une grande part d'imagination sert à en établir la genèse. C'est en élevant cet apophtegme à la dignité d'axiome que je voudrais définir l'esprit de ce chapitre. Les «Bestiaires» fourmillent d'anecdotes et de fables plus savoureuses les unes que les autres, qui caractérisent une ambiance. A l'instar de l'enfant attentif et émerveillé qui écoute les adultes au coin du feu, assis sur un cantou, pendant les soirées d'hiver ; je n'ai voulu me confier qu'à ma mémoire pour raconter l'univers fantastique de Maurice Genevoix, et n'en garder ainsi que la «substantifique moëlle».

Il n'est que de bien connaître un terroir pour savoir à quel point les ragots, les commentaires sur les uns et les autres vont bon train. Les naturels de l'endroit trouvant ainsi un exutoire certain à l'ennui de leur vie peu agitée. Un écrivain régionaliste se devait de nous faire participer à cette atmosphère particulière, c'est pourquoi il ne faut guère s'étonner de voir un homme tel qu'Antoine Chiquet tenir la vedette dans l'ouvrage d'un ex-secrétaire perpétuel de l'Académie Française. De toute évidence, il semble bon de présenter Antoine Chiquet, tout un chacun n'étant pas censé avoir l'honneur de la compter au nombre de ses relations : le poil noir, plutôt rare au sommet du crâne, il n'est point trop gros, ni point trop grand, ni point trop propre. Il possède quelques prés, le plus souvent envahis d'herbes folles, un vieux fusil à broche, et un des plus beaux tempéraments de braconnier qu'il ait été donné de voir de mémoire d'homme. Son ami le plus cher est un brave chien, véritable creuset ayant servi à la fusion de toutes les races de la région, possédant au plus haut degré la passion de la chasse, et répondant au nom de Souillard.

Jouxtant les prairies d'Antoine Chiquet, et séparée d'elles par un ruisselet, s'étend la magnifique propriété aux arbres séculaires de Monsieur de Mauboire. Le marquis, toujours vêtu d'un impeccable costume de chasse, pétri dès sa tendre enfance aux traditions inhérentes à son blason, possède un braque ST Germain extrêmement

stylé nommé Clairaut, un hammerless et une haine atavique des braconniers, remontant à l'époque où des Chiquet se balançaient aux gibets de Mauboire.

Tout cela ne porterait point trop à conséquences si l'action ne se situait pas le jour de l'ouverture de la chasse. Un Lièvre «ardent à vivre, gourmand à table, folâtre au jeu et gaillard à l'amour» (**Tendre Bestiaire**) gîtait indifféremment sur l'une ou l'autre propriété. Il avait été repéré de longue date par les deux hommes, et chacun s'était bien promis de «l'avoir», mais pas avant la date autorisée. Aussi le ru était-il devenu une véritable frontière au matin fatal.

Ce fut à Clairaut qu'échut la première chance. Il débrouilla calmement les voies et servit le bouquin à son maître d'un arrêt monolithique et souverain. Le noble hammerless se levait quand surgit entre les marsaults la silhouette goguenarde de l'Antoine, juste assez brusquement pour que le capucin démarrât. Deux coups de fusil précipités et trop courts mirent un comble à l'impatience du Braque qui passa outre et empauma la voie en hurlant comme un chien de meute. Sa dignité de serviteur bien élevé ne s'émut point lorsqu'il reçut, à son retour, la raclée méritée ; mais celle de son maître fut soumise à rude épreuve lorsque le braconnier marmonna en l'air quelques réflexions : «Vois-tu, Souillard, le Monsieur a tiré trop bas, il aura épaulé trop vite. Je pouvais-t-y savoir, moi, pauvre niais, que j'allais le faire lever, c'te Lièvre ? Pour l'heure, il est chez nous, mon bon Souillard, ce n'est vraiment pas de chance pour le Monsieur.»

Mais Souillard eut beau se démener, Antoine mobiliser toutes les ressources de son art, le bouquin fit tant de hourvaris, mêla si bien ses voies, prit si souvent son contre, qu'au soir il était toujours vivant. Le corniaud ne l'entendait point de cette oreille. En bon chien de «braco», il savait chasser seul. C'est pourquoi, la nuit venue, il se débarrassa de son collier et reprit la quête pour son compte. Il cria si fort en menant le capucin que Chiquet et le châtelain, quittant leur lit, se retrouvèrent dans les prés juste à temps pour voir, ô caprice du sort, Renard sauter le ru d'un bond sinueux, tenant le Lièvre en sa gueule. Quand Souillard revint hors d'haleine pour recevoir à son tour une correction, les deux hommes étaient réconciliés, ne pouvant retenir un rire complice devant le bon tour joué par Goupil, qui avait tranché la discorde à sa manière.

Il y eut en ces régions un autre braconnier de haute volée, qui avait nom Jeantou. Affecté d'une joie de vivre incurable, il se rasait quand la barbe l'aveuglait, et se lavait quand l'eau n'était point trop froide. Il possédait au creux d'un vallon une masure meublée de bric et de broc, dont les abords étaient encombrés d'un capharnaüm indescriptible de voitures d'enfants, vieilles casseroles et tessons de bouteilles. La chaumière était animée par les criaillements de son innombrable marmaille, morveuse, les chaussettes tombant

sur les socques, les genoux marqués d'une crasse indélébile. La reine de ces lieux était Blanche, sa femme devant Dieu et les hommes, dépoitraillée, la chevelure tombant en désordre sur le visage, bien heureusement douée d'un tempérament calme, voire même indolent.

A quelques pas de là habitait un digne homme : Philibert, le garde-chasse. Sanglé dès le matin dans son baudrier étincelant, il fleurait bon le savon et l'honnêteté. Eulalie, sa compagne, chassait la poussière jusque dans ses moindres recoins, et la maison fraîchement repeinte reluisait toute l'année, les couettes biens pliées sur les lits encaustiqués. Nul babil d'enfant n'égayait, hélas, cette demeure ensoleillée.

A l'image de leurs propriétaires, les deux habitations se tournaient le dos, et le chemin qui les joignait s'était vu depuis longtemps envahir de ronces, tant il est évident que le garde-chasse détestait le braconnier, et que le braconnier se défiait du garde-chasse.

Quel ne fut donc pas l'étonnement de Philibert quand Jeantou, un matin, au lieu de l'éviter, vint à lui avec un franc sourire : «Philibert, il faut que tu m;aides !» — «T'aider ?» — «Oui, une Fouine, un démon, qui saigne toutes mes gélines, et plus longue que le bras !» — «Et comment, Jeantou un homme comme toi, tu ne peux pas t'en débarrasser ?» — «Je te dis que c'est une sorcière, il faut que tu m'aides !».

De mauvais gré, Philibert se rendit chez Jeantou . . . et y resta deux heures ! Le soir venu il conta à Eulalie d'une voix empreinte d'émotion la gentillesse des marmots, la chaleur de l'âtre, l'hospitalité de Blanche.

Quant à la Fouine, elle jouait l'Arlésienne, et les longues soirées d'hiver passées chez Jeantou ne furent que prétexte à de rudes tournois de belote. La masure fut repeinte, la cour rangée, les marmoussets débarbouillés par Eulalie et ce ne furent ni le gibier ni le bon vin, ni les bourrées de bois qui manquèrent pour égayer les veillées. Blanche ne jurait que par «Lalie», on ne voyait plus Philibert sans Jeantou.

Or, par une soirée de Printemps, il y eu grand fracas dans le poulailler. Les deux hommes se précipitèrent et, à l'issue d'un combat homérique, la Fouine fut tuée. Une vague de tristesse déferla alors sur l'assemblée devant le long corps foulé par les chiens. La petite voix de Blanche s'éleva, rassérénant tout le monde : «Y en aura bien une autre qui reviendra !»

Pour savoureuses que soient ces histoires de terroir il leur faut bien céder le pas devant le mystérieux univers poétique qui scintille et nous appelle, tel un joyau, au cœur des «**Bestiaires**». Et puisqu'il est question de gemmes, parlons d'une pierre précieuse admirable : Le diamant bleu des serpents. Lorsque vient le treizième jour du mois de Mai, tous les reptiles de Loire se rendent en un lieu connu

d'eux seuls, au bord d'un étang dissimulant le grand trou sans fond. Seuls ne sont pas admis à la cérémonie les impurs, ceux qui ont déjà mordu l'homme, afin qu'aucun crapaud ne vienne souiller le cristal. Après un moment de recueillement, ils abandonnent leur vieille peau terne, et secrètent une pure salive bleutée sous leurs langues bifides. Ils se réunissent alors en un gigantesque nœud. La salive peu à peu se concrète et est polie par des milliers de peaux lisses et neuves qui passent et repassent sur toutes ses faces. Quand les Serpents se séparent, leur reine, la grande Couleuvre à collier se retrouve seule avec la pierre brillant de mille feux dont elle a la charge : le diamant bleu des Serpents. Elle doit le noyer dans le grand trou sans fond afin de grossir le trésor des Reptiles.

C'est alors qu'intervient un compère de nos forêts qui, en ce temps là, n'était point si rutilant qu'aujourd'hui. Il fut en effet une époque où Cacar le Geai n'était qu'un terne corbeau. Attiré par le doux scintillement du joyau merveilleux, il s'approche de la Couleuvre, qui aussitôt se méfie.

Mais le traquenard était bien organisé, et pendant que le geai saoûle la gardienne de ses propos «cajolants», sa femme dérobe la gemme dans son dos. De ce jour, Cacar et ses semblables purent maquiller leurs ailes de brillant «bleu de diamant» volé aux serpents.

Mais il est connu que «Bien mal acquit ne profite jamais» et que les bijoux dérobés changent souventes fois de mains. C'est ce qui advint encore dans l'histoire qui nous intéresse.

A la suite de son exploit, Cacar avait conçu un orgueil incommensurable. Il devenait insupportable pour les hôtes de la forêt. Il suffisait que le grand Cerf des Orfosses se rembuchât précautionnement pour que Cacar se mît aussitôt à claironner : «Je l'ai vu, il est là, je l'ai vu le premier !» Cela faisait bien l'affaire du piqueux la Futaie et de son limier Tapageaut. Le grand Cerf avait maintes fois payé d'une fuite éperdue l'indiscrétion du geai.

Vint le jour où c'en fut trop. Tît, le malin Troglodyte, vola le diamant bleu dans le nid de Cacar et lui mit le marché en main : «Je te le rends si tu cesse de dénoncer notre ami à l'homme». Affolé à l'idée de redevenir un noir corbeau, il accepta. C'est pourquoi, lorsque les limiers essayent de détourner le Cerf des Orfosses, Cacar crie : «Attention, les voilà, je les vois, ils te cherchent !». Mais, son orgueil ne l'a point tout à fait abandonné car il ajoute toujours : «Vous avez vu, j'ai été le premier à avertir le Grand Cerf, c'est grâce à moi qu'il s'est ensauvé !»

Ce conte, tout empreint d'une grande poésie, peut être posé en archétype des cosmogonies paysannes. Il repose de ce fait sur certaines bases non dénuées de vérité. L'homme de la campagne se complaît en effet à trouver des explications rassurantes et pleines de bon sens

aux phénomènes mystérieux qui meublent sa vie. D'autres fois, il se fonde sur de fausses observations, et les légendes qui en découlent, bien que conservant leur fraîche beauté, sont en contradiction complète avec les faits observés scientifiquement.

Ainsi, un vieux dicton cévenol prétend : «si l'adeuil avait l'œil et le serpent la dent, il n'y aurait ni bêtes ni gens». L'adeuil c'est l'Orvet, dont on croit encore dans de multiples pays qu'il est aveugle. A preuve, l'explication qui nous en est donnée dans les «**Bestiaires**». Il fut un temps où le Rossignol n'avait qu'un œil. L'Orvet le hasard faisait bien les choses, était affecté de la même infirmité Messire Rossignol fut un jour invité à la noce. Désireux de paraître à son avantage, il demande à son ami l'Orvet de lui prêter son œil, à charge de revanche une autre fois. Mais la noce terminée, allez donc demander à un borgne de le redevenir après avoir eu deux yeux ! L'emprunteur refuse de rendre son bien à l'Orvet. Depuis ce jour, le pauvre reptile est aveugle mais prépare sa vengeance, attendant au pied des arbres que tombe un œuf de Rossignol pour le gober.

Cette explication naïve, Maurice Genevoix nous la conte dans toute sa poétique simplicité, mais s'empresse de la battre en brèche, fondant son argumentation sur des considérations écologiques et anatomiques. Si l'on croit souvent que l'Orvet est privé d'yeux, c'est parce qu'on l'observe qu'une fois mort la pluaprt du temps. Or, c'est un lacertilien qui, contrairement aux Ophidiens, possède des paupières. A l'heure de son trépas, elles se referment, recouvrant la prunelle. Ainsi naissent les légendes. Il nous démontre de même que l'Orvet aurait bien du mal à gober des œufs, l'essentiel de sa nourriture étant composé de larves et de lombrics.

A ces récits, à ces contes imaginatifs, il faut ajouter de courts portraits qui sont rapidement brossés dans les «**Bestiaires**», mais qui peuvent donner naissance soit à d'autres ouvrages, soit à des réflexions d'ordre documentaire sur la nature.

Ainsi Barriau, «l'homme aux Grenouilles», le pêcheur des Batraciens au visage inquiétant qui venait peupler les cauchemars de Maurice Genevoix enfant, a prêté sa physionomie au personnage central de «**l'assassin**» repris plus tard sous le titre «**Deux fauves: l'assassin et Gai l'amour**». Ce pauvre journalier, qui éventrait les Grenouilles pour en vendre ensuite les cuisses nacrées avait fortement impressionné le jeune garçon. Aussi lorsqu'une vieille femme du «Rio» (faux lit de Loire) fut retrouvée assassinée chez elle, le coupable fut immédiatement assimilé dans son esprit à Barriau, ce qui donna lieu par la suite à l'un des meilleurs romans de mœurs de son œuvre.

De même Robin «l'homme aux Abeilles» est-il de la trempe d'un «**Rémi des Rauches**». C'est lui qui montra la reine des Abeilles au milieu d'un essaim bourdonnant à Sylvie, la fille de Maurice Genevoix.

Robin pouvait brasser la multitude des insectes, l'enfant pouvait regarder, mais l'avertissement au père est net : «N'approchez pas, vous, elles vous piqueraient.» Il faut être pur, être bon, être à l'état de nature pour qu'elles acceptent d'être contemplées. Etes-vous importum qu'aussitôt la stridence émise par la tribu augmente d'un ton, et qu'il vaut mieux vous méfier.

Robin vieillissant se confie à l'académicien «c'est à peine croyable, certaines m'ont trahi. Elles sont parties, comme ça, un matin, sans crier gare. Que voulez-vous, avec tout ce bruit, toutes ces vapeurs d'essence, il ne faut pas leur en vouloir. Et puis, voyez-vous, l'homme devient de plus en plus méchant, et les Abeilles n'aiment pas çà. Rappelez-vous Guillotier. Après la guerre, résistant de la dernière heure, il errait, l'air mauvais, le fusil à la main, afin de satisfaire de vieilles rancœurs. Un jour on l'a retrouvé le nez dans l'herbe devant ses ruches. Ses abeilles l'avaient tué».

Vieilles croyances, superstitions, légendes merveilleuses, les «**Bestiaires**» nous mènent par la main à travers le dédale de toutes les traditions d'un terroir. L'homme d'aujourd'hui, fût-il même d'obédience scientifique, n'a rien à perdre à prêter l'oreille à tous ces récits mystérieux. S'il est doué d'un solide esprit critique, il verra peut être la vérité éclore des fantasmes de nos provinces.

QUATRIEME PARTIE

CONCLUSION

«. . . Heureux l'homme qui sçait
Les Segrets de Nature, et coment tout se fait !»
(Jean Antoine de Baïf. «Météores»)

Ecrivain de guerre, écrivain régionaliste, peintre de mœurs, auteur de romans animaliers, rédigeant des conférences, des préfaces, des discours et des documentaires, secrétaire perpétuel de l'Académie faisant partie de ce «tout Paris» que tout un chacun honnit tout en désirant secrètement y être admis, Maurice Genevoix représente le type même de l'homme de lettres complet, rompu à tous les styles, s'accoutumant à toutes les modes.

Certains critiques atrabilaires l'ont qualifié, de ce fait, «d'écrivain secondaire», l'accusant même d'être un «faiseur». Il est certain que le volume impressionnant de l'œuvre complète de Maurice Genevoix pourrait incliner à penser de même. Mais ici, et ce n'est pas courant, la quantité ne nuit guère à la qualité. Si certains ouvrages peuvent être considérés comme de second plan, la majorité d'entre eux fait preuve d'une haute connaissance du métier d'écrivain. Peut on reprocher à un homme qui possède un réel talent et une grande proxilité littéraire de s'exprimer le plus souvent par le truchement de sa plume ? Car il s'exprime, la chose est patente ; pas une ligne, pas une phrase, pas un mot qui ne soit écrit avec l'intention de montrer, d'expliquer, d'enseigner. N'oublions pas l'écrivain engagé qui rédigea **«Ceux de 14»**, dénonçant la guerre avec une véhémence peu courante comme l'un des plus grands crimes de l'humanité. Haine de la mort, haine de la cruauté, amour des bêtes et de la nature, inquiétude devant un futur empesté de vapeurs d'essence, il ne faut pas imputer à la facilité le fait de mettre à jour de tels sentiments.

Lorsque j'étais à l'aube de ce travail, j'ai cru honnête de relire toute l'œuvre de Maurice Genevoix. Ces livres, que j'avais naguère parcourus un peu rapidement, firent naître en moi une image nouvelle de l'académicien. En arrière plan de merveilleuses histoires d'animaux se dessine une grande fresque de l'humanité, avec ses qualités et ses travers. Le fil directeur de la pensée de l'auteur, toujours guidé par une grande lucidité, tend à nous démontrer qu'il faut sauvegarder le patrimoine naturel tel qu'il nous a été légué. On pourrait parfois lui reprocher d'être un «laudator temporis acti», mais cet homme

déjà âgé a vu, pendant les quatre vingt quatre années de sa vie, se dégrader peu à peu ce qui pourra nous donner plus tard une raison de vivre et de procréer ; et il nous met en garde contre le danger qui existe de dilapider ainsi nos trésors. Il a perçu l'effritement progressif des sites, la diminution constante du nombre des animaux. Qui, de nos jours, peut se vanter d'avoir vu un Saumon remonter la Loire de ses puissants coups de rein ? Qui a pu contempler l'extraordinaire ruée des migrateurs aux premiers froids, qui connaît la turbulente multitudes des Lapins au tout début du printemps ? Maurice Genevoix a connu ces temps lointains où la nature était bourgeonnante. Il nous décrit avec une grande précision les faits et gestes, les coutumes des moindres animalcules, parce qu'il a eu l'occasion de les observer. J'ai souvent même été frappé au cours de cet ouvrage par la grande science de l'auteur des «**Bestiaires**», science qui ne devait rien à un quelconque enseignement. On peut, certes, noter quelques petites erreurs de détail, mais qui visent à intensifier l'ambiance poétique : «Je laisse aux encyclopédies, avec respect, avec admiration souvent, le soin d'une information à d'autres desseins nécessaires. Elles aussi ont leur poésie, mais qui s'évanouit et se fane au toucher des compilateurs. J'ai voulu me garder d'en être un». (**«Bestiaires sans oubli»**). Maurice Genevoix nous donne une exégèse complète de son approche de la nature, de son histoire. Devenant ainsi son propre chroniqueur, il se permet certaines adaptations de la réalité à la philosophie qu'il s'est imposée. Un tel homme doit être un anachorète, me direz-vous ? Nullement, entièrement ouvert à la vie, il s'oblige à garder constamment un noble esprit critique, il s'applique à inclure l'actualité dans ses considérations. Il faut se garder de tomber dans l'erreur commune à la plupart des commentaires anonymes sur les jaquettes des œuvres de Maurice Genevoix. Il nous le représente souvent comme une sorte d'enchanteur Merlin, un peu radoteur, faisant jaillir de sa baguette magique des histoires merveilleuses censées faire béer d'admiration les enfants sages. Il en est tout autrement, et c'est un véritable révolté qui nous inflige la cruauté du trépas du grand Cerf des Orfosses, ou bien la bêtise incommensurable de certains massacres d'animaux. Il ne nous dispense ni du sang, ni des cris, ni des mâchoires d'acier d'un piège se refermant sur une chair tendre.

On pourra dès lors s'étonner qu'un tel homme soit un peu méconnu. Le fait de prêcher dans le désert a rarement mené à la célébrité, et les **«Bestiaires»** ont servi enfin à faire entendre la voix de celui qui sait et qui nous dit. Ces ouvrages contribuent à faire connaître, à faire aimer la nature, peut être à la sauver. De lecture aisée, rédigés sobrement sous forme de courtes nouvelles, ils ont un impact certain. Ils sont nés, de plus, à une époque où le commun des mortels commençait à avoir une certaine

conscience, était plus réceptif aux avertissements qu'ils donnent. Pourquoi cette forme poétique d'information, quasiment de vulgarisation ne pourrait elle avoir la même importance que les placards publicitaires diffusés par les organismes de protection de la nature ? Il n'en demeure pas moins qu'existe là une forme d'expression, voire de persuasion, qu'il serait extrêmement utile d'exploiter dans l'avenir. Certains vétérinaires l'ont déjà utilisée, Maurice Genevoix tend aux jeunes générations une main généreuse, leur réservant le soin de perpétuer un sacerdoce inhérent aux devoirs de leur beau métier.

BIBLIOGRAPHIE

- **Bénac (Henri)** : Nouveau vocabulaire de la dissertation et des études littéraires. Coll. «Faire le point». Class. Hachette. *1972.*
- **Bertin (Léon)** : La vie des Animaux. Tomes I et II. Larousse. *1950.*
- **Brion et Ey** : Psychiatrie animale (Sous la direction de A. Brion et H. Ey) / Bibliothèque neuropsychiatrique de langue française. Desclée de Brouwer. *1964.*
- **Buffon** : La nature, l'homme, les animaux. Club des libraires de France. *1957.* Exemplaire N° 2899.
- **Cheyron (Jean)** : Les animaux dans l'œuvre de Giono. Thèse, Doct-Vet, Toulouse. *1972.*
- **Claudel (Paul)** : Le bestiaire spirituel de Paul Claudel. Mermod *1949.* Exemplaire N° 815.
- **Dedieu (Paul)** : Les plus belles pages des littérateurs contemporains sur l'amour des bêtes. Vigot Frères. *1947.*
- **Demaison (André)** :
  - Histoires des bêtes qu'on dit sauvages. Nelson *1936.*
  - La comédie animale. Delagrave. *1951.*
- **Hameline (Jacques)** : Entretien avec Maurice Genevoix. La vie des bêtes. N° 158, P. 12. *1971.*
- **Larousse** :
  - Littérature française. Tomes I et II. *1948.*
  - Petit Larousse illustré. *1974.*
- **Lextrait** : Les animaux dans l'œuvre de Colette. Thèse Toulouse *1959.*
- **Littré** : Dictionnaire Littré. Coll. 10/18. Plon. *1964.*
- **Lorenz (Konrad)** :
  - Il parlait avec les Mammifères, les Oiseaux et les Poissons. Flammarion. *1968.*
  - L'agression, une histoire naturelle du mal. Coll. «Nouvelle bibliothèque scientifique». Flammarion *1967*
  - Tous les Chiens, tous les Chats. Flammarion. *1969.*
- **Poirier (René)** : 120 histoires de bêtes. Gründ. *1957*
- **Quillet** : Dictionnaire usuel Quillet Flammarion. *1960.*
- **Soulard (Alain)** : Le roman animalier dans la littérature française contemporaine. Thèse Doct-Vet, Toulouse, *1959.*
- **Sugny (Jacques de)** : L'univers de nos Animaux familiers Grasset. *1968.*

— **Vialar (Paul)** : La grande meute. Denoël. *1947.*

— **Villenave (G.M.)** : La chasse. Sous la direction de G.M. Villenave Larousse. *1954.*

Nota : Il est difficile d'établir une liste exhaustive de tous les ouvrages lus afin d'élaborer cette thèse. L'énumération donnée ci-dessus représente l'ensemble des œuvres compulsées le plus souvent. Il faudrait y ajouter les cours magistraux dispensés à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse, ainsi que ceux reçus en classe préparatoire au concours d'entrée aux Ecoles Nationales Vétérinaires, qui nous guidèrent tout au long de notre travail.

Liste des œuvres de Maurice Genevoix que l'on peut actuellement se procurer en librairie (certains tirages étant épuisés) et dont la lecture a servi à l'élaboration de ce travail :

— Afrique blanche, Afrique noire. Flammarion. *1949.*

— Au cadran de mon clocher. Presses de la Cité. *1960.*

— Beau François. Plon. *1965.*

— Bestiaire enchanté. Plon. *1969.*

— Bestiaire sans oubli. Plon. *1971.*

— Ceux de 14. Flammarion. *1968.*

— Derrière les collines. Plon. *1963.*

— Eva Charlebois. Flammarion. *1944.*

— Fatou Cissé. Flammarion. *1954.*

— Forêt perdue. Plon. *1967.*

— Forêt voisine. Flammarion. *1933.*

— Gai l'amour. Flammarion. *1938.*

— Images pour un jardin sans murs. De Tartos. *1956.*

— Jeux de glaces. Coll. «les auteurs juges de leurs œuvres». Ed. Wesmael Charlier. *1961.*

— L'assassin. Flammarion. *1947.*

— L'aventure est en nous. Flammarion. *1952.*

— La boîte à pêche. Grasset. *1926.*

— La dernière harde. Flammarion. *1960.*

— Laframboise et Bellhumeur. Flammarion. *1959.*

- La Loire, Agnès et les garçons. Presses de la Cité. *1962.*
- La mort de près. Plon. *1972.*
- La perpétuité. Coll. «Idée fixe». Julliard. *1974.*
- L'Ecureuil du Bois-bourru. Flammarion. *1947.*
- L'Hirondelle qui fit le printemps. Flammarion. *1949.*
- Le jardin dans l'Île. Flammarion. *1940.*
- Le roman de Renard. Presses de la Cité. *1963.*
- Marcheloup. Flammarion. *1934.*
- Mon ami l'Ecureuil. Coll. «jeunes années». Bias. *1959.*
- Raboliot. Coll. Romans. Le club français du livre. *1951.*
- Rémi des Rauches. Flammarion. *1926.*
- Rroû. Flammarion. *1935.*
- Sanglar. Flammarion. *1946.*
- Tendre bestiaire. Plon. *1969.*

Vu : Le Professeur de l'Ecole Vétérinaire Rapporteur,

Professeur FLORIO

Vu : Le Directeur de l'Ecole Vétérinaire,

Professeur R. LAUTIÉ

Vu : Le Président de la Thèse,

Professeur GADRAT

Vu et Permis d'imprimer :

Toulouse, le 25 Novembre 1974

Le Président de l'Université Paul-Sabatier,

Professeur L. LARENG

TABLE DES MATIERES

Première Partie :

VIE ET ŒUVRE 17

Deuxième Partie :

«Les Bestiaires» – LE VETERINAIRE 23

Troisième Partie :

Chapitre I : MAISONS..... 29
Chapitre II : GUERRE 40
Chapitre III : PECHE 42
Chapitre IV : CHASSE..... 48
Chapitre V : VOYAGES 57
Chapitre VI : CONTES ET RECITS..... 61

Quatrième Partie :

CONCLUSION 69